



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE (SUISSE)

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1952

GENÈVE

No. 5

I N D I G E N I S M E

Parmi les tâches proposées aux Américanistes. -

Enquêtes qui paraissent indispensables.

par le Professeur Eugène Pittard.

Nous avons, nous races blanches, éliminé systématiquement les indigènes partout où ils gênaient nos désirs de possession. Après avoir assuré l'extinction des Tasmaniens, celle des Onas, d'une partie des Peaux-Rouges ou des Australiens, après la destruction par le fusil, après les abrutissements par l'alcool et par les maladies, l'esclavage et le travail forcé, nous sentons monter en nous comme qui dirait un besoin d'expiation.

Ne professons-nous pas parfois - rarement - dans nos églises quelque remords ? au moins de surface, sans grand souci, hélas, d'un lendemain, sans obligation d'une suite qui serait autre chose que des mots.

Après la protection - indispensable - des monuments historiques, des paysages, des réserves animales et végétales (ne parlons pas des réserves d'hommes, c'est une trop grosse hypocrisie), on s'est aperçu qu'il y aurait place pour une autre protection - qui celle-là devrait être réelle et efficace - d'autant qu'elle était dans notre intérêt.

On a songé à une collaboration, on a pensé à intégrer dans notre circuit économique-social les aborigènes. Certains désirent, sincèrement, mettre à la place d'une destruction une intégration. Mais la chose n'est pas si simple que je l'écris. Il y faut un doigté singulièrement délicat. Non seulement une conscience d'honnête homme mais une connaissance des faits ethnographiques assez poussée pour, avant d'agir, comprendre (l'ethnographie alors apparaît comme la science humaine par excellence), ne pas aller à l'aveuglette.

Sur un tel sujet, sur les difficultés qu'il renferme, il faut immédiatement rappeler l'oeuvre désintéressée, magnifique d'altruisme, accomplie au Brésil par notre membre d'honneur, le général Rondon.

Ce problème d'intégration, angoissant pour tous ceux qui ont le coeur à la bonne place, parce qu'on aimerait le voir réussir tel que nous l'entendons, a été abordé avec une conscience sans accrocs et une netteté de conception quant à sa réalisation, par un de nos collègues, M.Maurice Paranhos da Silva, dans une brochure dont il faut recommander la lecture. Et tout d'abord, à ceux qui, par suite de leur habitat même, sont les plus intéressés, les plus proches d'une action possible, mais aussi à tous ceux qui ont le moyen d'agir par la plume, par la parole, surtout par une directe intervention. Ne sommes-nous pas devant un des plus urgents problèmes sociaux, celui - n'est-elle pas un redoutable complexe - de la vie en commun avec les groupes humains, j'entends ceux que, dans notre surprenant orgueil, nous appelons nos frères inférieurs ? Et ce problème, pour être valable, doit être réalisé en dehors de tout sentiment de colonialisme, en ne pensant qu'au bien de tous.

Pour sa résolution, il y faut de l'intuition (car les indigènes sont presque toujours extraordinairement difficiles à comprendre), de l'intelligence, du coeur; remplacer par des actes réfléchis les discours.

Je reprends le titre de la brochure de M.Paranhos da Silva: "Amérindiens sylvicoles: Essai de détermination des facteurs s'opposant à leur évolution et à leur intégration". On voit que, en l'espèce, il s'agit d'un premier acte, l'autre suivra qui proposera des directives. Et je sais qu'elles seront présentées avec les sentiments altruistes auxquels l'auteur nous a habitués.

Une telle brochure est en faveur de nous-mêmes un geste particulièrement heureux. La Société Suisse des Américanistes en a le bénéfice. Par elle, il sera possible de promouvoir au-delà de l'Europe les idées, les propositions qui sont contenues dans ces pages. La Société Suisse des Américanistes n'a-t-elle pas dans plusieurs continents des représentants, des membres associés ? Il faut souhaiter à la pertinente intervention de M.Paranhos da Silva le succès qu'elle mérite. Le monde entier y est intéressé. Nous sommes à un très dangereux tournant.

* * *

Indigénisme.

par M.Georges LOBSIGER (Genève).

On a donné de nombreuses définitions de l'Indien. Chaque spécialiste, qu'il soit anthropologue, ethnographe ou sociologue, s'est complu à délimiter le concept de l'Indien dans le cadre de sa discipline. Mais l'Indien doit être considéré comme une réalité sociale et non seulement comme une entité biologique, juridique ou économique (O.Lewis et E.Maes). On doit donc le considérer en tant que membre d'une communauté. C'est ce qu'a fait Alfonso Caso qui en 1948 donna la définition suivante de l'Indien: "Est Indien celui qui se sent appartenir à une communauté indigène, la communauté indigène étant celle dans laquelle prédominent les éléments somatiques non-européens, qui parle de préférence une langue indigène, qui, dans sa culture matérielle et spirituelle possède des éléments indigènes en forte proportion, et qui, en dernier lieu, a un sentiment social de communauté isolée à l'intérieur des autres communautés qui l'entourent, qui la font se distinguer ainsi des populations blanches et métisses".

Cette définition essentielle montre que l'anthropologue mexicain, même s'il mentionne les critères somatiques de sa discipline, a tenu compte surtout du facteur psychologique, le sentiment profond, non mesurable, de l'appartenance à un groupe humain, la communauté locale.

La notion de majorité d'éléments non-européens est importante, car si l'on voulait à tout prix considérer comme Indien le seul individu qui descendrait sans mélange racial, matériel et spirituel des occupants pré-colombiens, on ne pourrait le retrouver que dans les régions marginales ou même dans les zones isolées, sans communications avec le monde extérieur. En effet, les conceptions cosmogoniques primitives, les techniques, les méthodes d'utilisation des produits naturels purement indiennes, ne sont l'apanage que de rares groupes humains perdus, souvent minuscules, nomadisant dans la forêt, et étudiés avec quelle passion par les ethnographes. Mais la grande masse des Indiens actuels n'est pas sylvicole. Elle a été influencée disharmonieusement par l'apport de notions étrangères, les unes élémentaires, les autres inadaptables et les propagateurs de ces notions ont le plus souvent été des primaires mal dégrossis avant leur arrivée en territoire indien. On discute pour savoir si le métissage physique est bénéfique ou non. On peut être assuré que le métissage spirituel est néfaste.

La communauté indienne, selon Caso, est celle qui a une forte proportion d'éléments indigènes. Il est des techniques indigènes sans valeur, grevant lourdement l'économie quotidienne par la trop grande consommation d'efforts. Quelques-unes de ces techniques ont été abandonnées et remplacées par des méthodes plus rationnelles dans leur simplicité, acquises au cours des siècles au contact des Blancs. Celui qui a sagement modifié dans son intérêt des procédés périmés n'a pas pour cela abandonné sa qualité d'Indien.

La notion d'isolement au milieu d'une société étrangère, souvent hostile, est dangereuse et le repliement de l'Indien sur lui-même brise sa sociabilité, même envers les hommes d'autres groupes indigènes et arrête son évolution normale.

Mais le problème le plus douloureux est celui de la désindianisation. Celle-ci débuta avec la Conquête. Les Lettres royales, empreintes de bienveillance envers les nouveaux sujets, admettaient comme légitimes les us et coutumes des aborigènes, sous réserve qu'ils ne fussent pas en contradiction avec les lois espagnoles ni contraires aux dogmes de l'Eglise catholique. L'élasticité du texte permit toutes les exactions, exactions contre lesquelles tonnèrent immédiatement des hommes de haute valeur morale. Mais ces protestations furent vaines. Il est si facile de nommer délit ou outrage aux moeurs ce qui ne convient pas à l'occupant ! Ces interprétations restèrent lettre morte pour les populations éloignées des centres de colonisation. Les peuples sédentaires durent accepter l'ordre nouveau. Au lieu de la civilisation, ce fut la domestication. Les oppositeurs furent exterminés ou si durement frappés que toute résistance disparut. Cette mentalité persiste encore, de nos jours, chez les Blancs ou Métis marginaux, en contact constant avec l'Indien, même si les Etats dont ils dépendent ont abandonné ces conceptions périmées.

A. Rosenblatt a prétendu que l'incorporation de l'Indien à notre forme de civilisation était inéluctable, d'abord biologiquement par le métissage, puis mentalement par l'acculturation. Or, les statistiques utilisées par J. Steward montrent qu'après le choc causé par l'intrusion espagnole, le nombre des Indiens andins a sensiblement augmenté, compte tenu de la fragilité des statistiques coloniales et de l'incertitude mathématique des recensements actuels, basés sur des critères pas toujours rationnels. La désindianisation n'est pas une réalité actuelle, semble-t-il, et plusieurs auteurs prétendent que l'on assiste à une revigoration de certains traits spécifiquement indiens. H. Baldus a utilisé l'expression de "faible élasticité" en analysant les réactions des cultures indiennes mises brutalement en contact avec la civilisation blanche, opposant cette faible défense contre la vigoureuse résistance des cultures africaines placées dans le même cas. Il faut cependant tenir compte qu'à part l'Afrique du Nord et l'Afrique du Sud, les populations blanches habitant l'Afrique sont très réduites en nombre.

L'Indien andin, si domestiqué déjà par ses maîtres locaux, a simplement changé de maître lors de la Conquête. A-t-il perdu ses traditions ? Un petit fait d'ordre technique - que l'on doit se garder d'exagérer cependant - montre son conservatisme. H. Bingham a publié la photographie de la "taclla" utilisée encore aujourd'hui pour labourer le sol. Cette "taclla", bêche à long manche, munie d'un appui-pied, correspond presque exactement à celle dessinée au XVII^e siècle par Poma de Ayala, dans sa "Nueva Cronica y Buen Gobierno", dans une vignette représentant les travaux du mois d'août. Mais ne tirons pas de conclusions prématurées d'un seul fait, pour intéressant soit-il.

Pour se tenir strictement aux termes des Lettres royales de 1516, qui contenaient les germes d'une législation sociale bien en avance sur tout ce qui existait en Europe à cette époque, on convertit en masse les Indiens, pour leur éviter la pratique de coutumes définies comme anti-sociales et pour les intégrer dans le cadre des nouveaux territoires. Doit-on à tout prix tonner contre ce procédé totalitaire qui nous révolte aujourd'hui ? Une fois de plus, l'Indien fut victime des erreurs de son temps. Héritiers d'une civilisation dont nous exploitons les avantages réels, nous devons accepter l'actif et le passif de cette lourde succession, sans

vouloir prétendre au bénéfice d'inventaire. Nous jouissons tous, à des degrés divers de l'actif de notre culture dite ultra-technique. Nous ne pouvons passer sous silence les erreurs d'une époque révolutionnée, époque qui vit aussi de dures occupations en Europe. Ces erreurs ne peuvent nous arrêter dans la grande tâche qui préoccupe notre civilisation, la première dans l'histoire qui soit du type oecuménique, d'où son besoin de dissémination d'idées, de méthodes, de techniques, transmission trop souvent effectuée à contre-sens et maladroitement. Cette grande tâche est celle de l'assistance aux pays arriérés économiquement. L'Indigénisme, quoique ressortissant des pays habités par les Indiens, entre cependant à titre moral dans nos préoccupations.

Une erreur plus grave que la conversion massive et obligatoire fut commise lors de la Libération. Les politiciens jacobins, comme le dit J. de la Fuente, prétendirent que la promulgation de lois pro-indiennes serait en contradiction avec la Constitution, celle-ci, dans son égalitarisme importé d'Europe, refusant la notion de lois discriminatoires entre les habitants d'un même pays. Or, dans la définition donnée par A. Caso, on tient compte de la notion de communauté indienne et non d'individu indien. Sous le régime inca, par exemple, l'individu tel que nous le concevons, n'existait pas, mais bien la communauté. La colonisation a encore effacé le concept d'individu indien.

Un autre élément de désindianisation fut l'introduction des méthodes capitalistes d'exploitation. Bailey rappelle comment le manque de discernement des pêcheurs et chasseurs de l'Amérique du Nord, plus ou moins forcés, il faut le dire, fut dangereux pour leurs principes de parenté tribale. L'individualisme économique marcha de pair avec le principe chrétien de la personnalité propre et de sa responsabilité.

Aujourd'hui, les meilleurs esprits américains reconnaissent la misère indienne. Certes les grandes villes connaissent un prolétariat lamentable, digne de pitié. Mais les lois sociales peuvent aider ou relever ces pauvres gens, pour autant que des lois généreuses aient quelque efficacité pratique dans la solution d'un problème d'ordre moral. Mais l'Indien, ou mieux, la communauté indienne, ne peut être mise sur le même plan que le prolétariat blanc ou métis. Son cas est différent. C'est un corps étranger dans la nation, une colonie d'hommes vivant sur une autre planète. C'est le groupe entier qui souffre de mal-nutrition, de maladies contagieuses soignées empiriquement et d'épidémies transmises facilement à la suite de l'amélioration des communications. L'Indien n'est pas le rebut d'une civilisation, comme le prolétaire blanc - qu'on nous pardonne cette expression - mais c'est une victime de lois et de faits qui l'ignorent. La forte natalité indienne notée par Steward est freinée par la grande mortalité infantile, qui empêche son développement normal. L'ignorance généralisée, l'infériorité sociale et économique sont la cause de souffrances injustifiées.

Décrivant la situation de l'Indien équatorien, Gonzalo Rubio Orbe écrit: "Généralement l'Indien est un petit producteur et un petit consommateur. Il achète seulement les produits indispensables à son existence. La simplicité de sa vie, ses rares besoins, la misère dans laquelle il se débat font de l'Indien un consommateur de très petite importance. Il est facile de déduire de cette réalité que notre indienne est une grande charge pour le progrès national sous tous ses aspects. Dans le champ économique, il pro-

duit peu et consomme encore moins". Il ajoute encore que le petit solde créditeur en sa faveur est utilisé pour l'alcoolisme et les fêtes religieuses, ceci sans profit pour l'amélioration de son sort. Sans vouloir extrapoler, on peut croire que cette description correspond, dans ses grands traits, à la situation des Indiens sédentaires en Amérique.

Les revendications de ces pauvres gens ont souvent été accusées d'être d'inspiration communiste. Or, les Indiens ignorent non seulement la dialectique marxiste, mais encore le nom de Marx et de ses commentateurs. Ils luttent pour leur existence, modeste-ment, sans grands cris, et non pour l'application de principes inspirés par l'industrialisation constante de notre civilisation. Eux sont des agriculteurs, même si souvent ils doivent gagner un misérable salaire dans les mines ou les fabriques.

L'Indien pâtit de notre forme de vie, ceci ne peut être nié. Devons-nous prendre à notre compte la définition donnée récemment dans la revue africaniste "Présence africaine" par un remarquable philosophe et écrivain sénégalais, M. Alioune Diop. Voici ce qu'écrit M. Diop dans le treizième volume de son intéressante revue : "L'Europe se crispe, se stylise, s'organise contre la Nature. Les autres s'abandonnent à elle. L'Europe a élu la souffrance et la mort. Les autres ont choisi la paix et la vie. L'Europe s'est vouée à la production dans la souffrance, les autres à la consommation dans la joie". Malgré la schématisation de cette saisissante formule, force nous est de reconnaître que les sentiments inconscients qui dirigent notre vie sous tous ses aspects ne peuvent être assimilés sans dommage par d'autres peuples. Dans un autre numéro de "Présence africaine", M. Diop admirait l'ascétisme européen et sa soumission à des impératifs catégoriques élevés. Notre inquiétude, source de nos progrès, quoique tempérée par la notion chrétienne de l'espérance, semble, pour de nombreux peuples, la manifestation d'une mentalité encore infantile. La misère indienne est sans doute due à cet ascétisme européen, à cette auto-cruauté européenne, à laquelle nous sommes habitués et dont l'absence chez les autres nations fait que nous les considérons comme inférieures.

André Malraux a défini l'Européen sous ces termes "les Européens, ces conquérants morts". L'Européen et l'Américain blanc sont sans doute morts en tant que conquérants des trésors de Cipangu et de Golconde. Sous des constellations maintenant bien connues, il va entreprendre une grande lutte plus digne de sa civilisation souvent généreuse. Il va tenter de réparer le mal qu'il a fait. L'Indigénisme est une des manifestations de cet esprit nouveau.

Cet esprit se matérialisa au 1er Congrès indigéniste inter-américain tenu à Patzcuaro le 19 avril 1940. Une série de résolutions préparées par les meilleurs connaisseurs du problème indien y furent acceptées par les représentants officiels de dix Etats américains.

Avant d'examiner quelques-unes de ces propositions, il faut se souvenir que le statut légal de l'Indien avait été fixé antérieurement en divers pays. Les lois espagnoles de 1516 précèdent de trois siècles la première loi anti-esclavagiste de Hidalgo, promulguée en 1810. Les lois indiennes des Etats-Unis datent de 1834; elles furent révisées en 1887 et partiellement réformées en 1934. En 1906, le gouverneur de l'Etat mexicain de Chihuahua faisait appliquer une loi de protection de ses administrés indigènes et le grand cri de Zapata "Tierra y Libertad" réveillait de leur torpeur les

Indiens mexicains au cours des vingt ans de révolutions. En 1936, le Président Cardenas signe le premier contrat américain de travail en faveur de l'Indien. Et en 1920 déjà, la Constitution péruvienne avait été augmentée de deux articles reconnaissant l'existence des communautés indiennes, survivances de l'ayllu traditionnel. En Argentine, un décret de 1927 réglementait le travail indigène, car la Commission honoraire des réductions d'Indiens créée en 1916 avait vu ses efforts annihilés par une subtilité patronale déclarant que les Indiens chrétiens n'étaient plus Indiens et n'entraient plus dans le cadre des protections légales.

Ce Congrès indigéniste de Patzcuaro définit l'activité future de l'Institut indigéniste interaméricain, fondé ce jour même et l'article IV de la Convention acceptée décrit ses tâches essentielles. Nous n'en donnons qu'un résumé, le texte complet étant bien connu.

Cet Institut devra créer des archives et distribuer des renseignements sur les enquêtes scientifiques relatives aux problèmes indiens. Il fournira aux institutions intéressées les éléments qui pourraient être applicables immédiatement par les gouvernements comme base de leur politique d'amélioration économique et sociale des conditions de vie des groupes indigènes. Il centralisera les renseignements fournis par les propres indigènes. Il devra coordonner les enquêtes scientifiques qui apportent des résultats d'application immédiate aux problèmes indigènes, il éditera les publications relatives à ces problèmes, diffusera ses informations par tous moyens à sa disposition et administrera les fonds publics et privés mis à sa disposition. Il coopérera comme office technique avec les bureaux nationaux des affaires indigènes, formera les spécialistes des problèmes indigènes et s'occupera de toutes les autres tâches inhérentes à un organisme de ce genre. Voici en grandes lignes les buts de cet Institut en pleine vigueur. Et, en opposition au "Dia de la Raza" fixé au 12 octobre, anniversaire de la découverte de Colomb, il fixa au 19 avril de chaque année le "Jour de l'Indien".

Immédiatement après le Congrès de Patzcuaro, on assista à un développement sensible des bureaux indigénistes dans plusieurs Etats. Des décisions furent prises, comme au Guatemala, qui décida de développer les études ethnographiques pour conserver les coutumes et idées utiles aux Indiens et remplacer celles qui s'opposent à leur développement normal, ainsi que de créer des musées locaux pour conserver les arts indigènes. En 1941, la Bolivie décida de contrôler les extensions illégales de propriété faites au détriment de l'Indien, de surveiller l'application des lois sociales et du travail, de contrôler l'état sanitaire des Indiens et l'aide aux populations rurales, ainsi que les conditions d'engagement dans les entreprises. Ce dernier point est des plus importants. Tout un héritage de prestations personnelles datant de l'époque inca, héritage facilement adopté par les nouveaux maîtres, alourdissait considérablement le travail indien. D'autre part, les conditions d'engagement étaient léonines. Il suffit d'avoir constaté soi-même, entre 1925 et 1932, les conditions de recrutement d'ouvriers pour les "obrajes" et "yerbales" du Haut-Parana pour comprendre la nécessité d'un contrôle sévère. Et encore, dans l'Alto-Parana, ce recrutement touchait uniquement des citoyens non indiens, vivant au milieu de colonies européennes prospères. Que devait-il en être avec la foule soumise des Andins ?

L'amélioration des conditions biologiques, économiques et

sociales aussi bien que culturelles est un des buts de l'Indigénisme, tel qu'il fut défini dans la Convention de 1940.

Mais pour atteindre ce but, il faut se souvenir de plusieurs faits. Chacun sait que les lois les meilleures ont la valeur des moyennes statistiques: elles ne correspondent pas toujours aux besoins locaux, nous ne disons pas individuels, puisque la définition Caso place l'Indien dans sa cellule normale, la communauté.

Ces organismes nouveaux sont créés exclusivement pour les groupes indigènes dont le statut traditionnel de vie ne correspond pas aux normes en vigueur pour les autres groupes nécessiteux, les prolétaires des villes qui eux forment des masses amorphes, sans lien racial ou culturel. Mais encore, dans ces communautés indiennes, il en est qui ont adopté à des taux divers les apports européens et, dans la même proportion, ont abandonné des principes traditionnels. Certains groupes même ont tenté de se modeler complètement sur le type européen, mais avec de si piètres résultats qu'il faut traiter leur misère en les considérant comme des convalescents et non plus comme des groupes jouissant d'une bonne santé morale relative. Les sylvicoles nomades ne peuvent être atteints que partiellement. L'oeuvre du Service brésilien de protection aux Indiens fait depuis 1910 un travail rude plein d'abnégation et son principe d'acculturation indirecte peut servir de base aux commissions d'autres Etats spécialisées dans l'amélioration des sylvicoles. Mais les Indiens sylvicoles, qui paraissent être les plus malheureux, bénéficient cependant d'une chance que les sédentaires n'ont pas connue. Difficiles d'approche, ils ne seront touchés par la civilisation adaptée à leurs besoins que dans un avenir plus ou moins lointain, à un moment - nous le souhaitons - où les méthodes seront mises au point. Il y aura contact et non plus choc brutal, comme à l'époque de la Conquête. Les expériences auront été faites avec les Indiens fixés, ces éternels cobayes, et la mentalité colonialiste aura disparu par la force des choses, la bonne volonté ou la rigueur des lois. En 1950, un Indien vénézuélien ayant passé par l'Université écrivait que pour incorporer l'Indien à la civilisation, il fallait d'abord éduquer la civilisation blanche (Mai-guaschca).

Des projets inter-gouvernementaux prévoyant l'émigration de plusieurs centaines de milliers d'Européens sont actuellement à l'étude. Que ces émigrants fuyant une Europe ingrate n'apportent pas avec eux des sentiments racistes anti-indiens et un ridicule esprit de supériorité. Ces futurs habitants de l'Amérique doivent être soigneusement mis en garde avant leur départ, puis à leur arrivée, contre de tels sentiments, désormais inadmissibles. Que ceux qui s'occupent de ce grand mouvement migratoire méditent ces lignes extraites d'un éditorial de "América Indígena" (Vol.VI, No.1 de janvier 1946): "que viennent ... d'autres qui même si ils ne mélangent pas racialement avec nos éléments autochtones, vivent avec eux harmonieusement, amicalement, démocratiquement; mais que les portes se ferment à tous ceux qui voient encore à travers l'Indien une nature semi-zoologique et qui ne peuvent traiter avec lui ni serrer cordialement sa main brune".

Il faut donc connaître les déficiences des communautés pour leur apporter les remèdes. Des programmes spéciaux, inspirés par la Convention générale, doivent être élaborés par chaque Etat. Et même, devant l'étendue géographique de ces Etats, des directives locales doivent être prévues. L'ethnographie, seule source de renseignements

scientifiques, devient alors une science appliquée - ce qu'elle a toujours prétendu devoir être - et prend sa place dans les "sciences utiles", puisque les sciences morales, toujours désintéressées, jouissent un peu partout, dans le public comme dans les gouvernements, de la réputation de simples amusements de spécialistes plus ou moins parasitaires. Cette nouvelle forme de relations entre deux civilisations, l'une par essence dynamique, l'autre repliée et assoupie, doit réparer le mal inqualifiable causé à des populations vivant suivant d'autres normes que les nôtres.

Mais il faut bien se garder de voir dans cette attitude on ne sait quel esprit de bonne oeuvre. Le paternalisme doit être tempéré par une autre notion. Lorsqu'un Bartolomeo de Las Casas, au XVI^{ème} siècle, imprégné du véritable esprit chrétien, protégeait ses chers Indiens, il avait la même ferveur qu'en faisant l'aumône à un miséreux. Le geste fut beau, eu égard à la malice de son temps. Maintenant on parle d'assistance. Notre époque revendicatrice dans sa prospérité estime que l'assistance est humiliante pour celui qui la fait autant que pour celui qui en bénéficie. On a substitué à la notion d'assistance celle d'assurance sociale. Mais le principe de mutualité placé à la base de l'assurance sociale demande un effort de l'ayant-droit. On peut recevoir l'aumône ou être assisté sans livrer de contre-partie. Au contraire, celui qui jouit de l'assurance sociale doit faire sa part, pour minime soit-elle. Cette notion dignifiera l'Indien. Nous savons qu'il est petit producteur et qu'il vit en vase clos. Il faut lui donner les moyens de vivre normalement, de se nourrir suffisamment, de se soigner en temps voulu avec de vrais remèdes et non seulement au moyen d'incantations, il faut donc le libérer de sa misère. Il faut lui donner de la terre à cultiver et surtout lui en garantir la pleine jouissance. Il faut même le protéger contre lui-même et les mauvaises habitudes acquises en 450 ans de soumission et de tristesse. De cette façon, produisant plus, consommant également davantage, il allégera le marché national: il "paiera" ainsi sa cotisation, sans qu'il soit nécessaire d'exiger de lui des prestations personnelles. On ne peut donner d'une main pour reprendre de l'autre.

Citons quelques décisions officielles destinées à protéger ses terres. Quatre décrets boliviens promulgués immédiatement après le premier congrès indigéniste bolivien de 1945 garantissent le contrat de travail agricole, libèrent le travailleur rural indien, péon ou petit patron des nombreuses prestations illégales dont il était victime, garantissent la propriété de sa récolte, sa personne contre les violences privées ou officielles, le libèrent de services gratuits exigés jusqu'alors par les autorités publiques ou ecclésiastiques, et ordonnent la création d'écoles sur le territoire des grandes entreprises rurales.

Un décret équatorien de 1943 prévoit la défense gratuite et obligatoire des droits fonciers de l'Indien, droits désormais inscrits, et son instruction professionnelle. La Constitution équatorienne de 1945 repousse toute notion de discrimination raciale, réglemente le travail indigène et légalise la langue indienne lorsqu'elle est parlée par la majorité des habitants d'une région. La lutte contre l'alcoolisme est prévue, car dans plusieurs pays, la population native n'achète que la "caña", alcool de canne à sucre, monopole de l'Etat, vendue à des prix inférieurs à ceux du sucre.

Mais l'alcool n'est pas seul à abrutir les populations indiennes. Le florissant trafic de la coca, devenue trop souvent une monnaie de paiement des travailleurs, a rendu l'Indien toxicomane,

ce qu'il ne pouvait être dans les temps pré-colombiens. Chacun sait que la distribution de la coca, droit régalien chez les Incas, était strictement réglementée et que cette feuille était distribuée avec la parcimonie qui semble caractériser l'économie andine pré-hispanique. L'abus de la coca, joint à la malnutrition, quand ce n'est à la sous-alimentation, est un des dangers sociaux contre lesquels l'indigéniste doit porter ses efforts.

On a pu voir, à diverses reprises, que l'une des préoccupations majeures des lois et décrets promulgués par les gouvernements a trait à la protection des droits fonciers des Indiens. L'empiétement accepté ou légalisé par l'occupation active diminue la faible superficie de terres abandonnées aux indigènes. Or, le problème de l'alimentation - non seulement en Amérique indienne, mais dans le monde entier - est de toute première importance. Le Général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, avait coutume de dire que l'on ne peut prêcher la résignation à des gens qui ont le ventre vide et les pieds mouillés. On peut aussi dire que l'on ne peut faire de la démocratie avec des gens au ventre vide. Dans son ouvrage sur "La géographie de la faim", vite devenu classique, le Brésilien Josué de Castro démontre l'existence dans son pays de zones de sous-alimentation chronique. Il en excepte la région de Bahia, très africanisée, où la cuisine nègre a conservé l'usage des condiments vitaux, et les régions occupées par les Indiens sylvicole, dont le régime alimentaire, assez varié, est supérieur à celui des Indiens fixés. Mais de là à prétendre qu'il y a lieu de créer des réserves infranchissables à la culture du type européen, des sortes de Parcs nationaux pour êtres humains, il y a un pas qu'il ne faut pas franchir. Laissons cette conception aux admirateurs attardés du "Bon Sauvage".

Non seulement la sous-alimentation peut être combattue par la remise d'outils, de semences, d'animaux de ferme aux paysans indiens, mais encore la mal-nutrition peut être annulée par l'enseignement. La mauvaise utilisation des produits de la terre n'est pas seulement un fait indien. Il est de grands, très grands pays civilisés qui ignorent les règles les plus élémentaires de la gastronomie, et même en Suisse, combien de cas de mauvaise alimentation, d'hérésies culinaires et diététiques ne peuvent-ils pas être constatés. Mais l'abondance supplée en partie à l'ignorance. Chez l'Indien sédentaire, sous-alimentation et malnutrition vont souvent de pair. L'enseignement ménager s'impose alors. Mais attention aux troubles causés par le changement de régime alimentaire ! Weston Price rappelle à bon escient que certaines plantes vitaminifères améliorent sensiblement la diète indienne. Ici, l'empirisme utile doit être maintenu.

Faire de l'indigénisme est très bien. Mais qu'en pense l'indigène, le premier intéressé. Sous prétexte de le sortir de la misère chronique dans laquelle notre civilisation mal présentée l'a placé, avons-nous le droit de reprendre les méthodes dictatoriales de la Colonisation, même si nous sommes pleins de bonne volonté ?

Alfonso Vila Rojas répond ainsi à trois questions qu'il se pose à lui-même. L'Indien peut-il devenir heureux par notre civilisation ? N'est-il pas arbitraire de civiliser l'Indien sans son acquiescement ? Les bases scientifiques actuelles peuvent-elles être considérées comme valables dans un futur assez proche ? Sa réponse est la suivante: l'Indien n'est pas heureux en lui-même et il ne peut, par son propre effort, améliorer sa vie. Il lui faut une impulsion extérieure. Il ne peut répondre sans équivoque à la question de savoir s'il désire cette aide. En dernier lieu, la civilisation actuelle, scientifique, peut seule améliorer son état. Cette

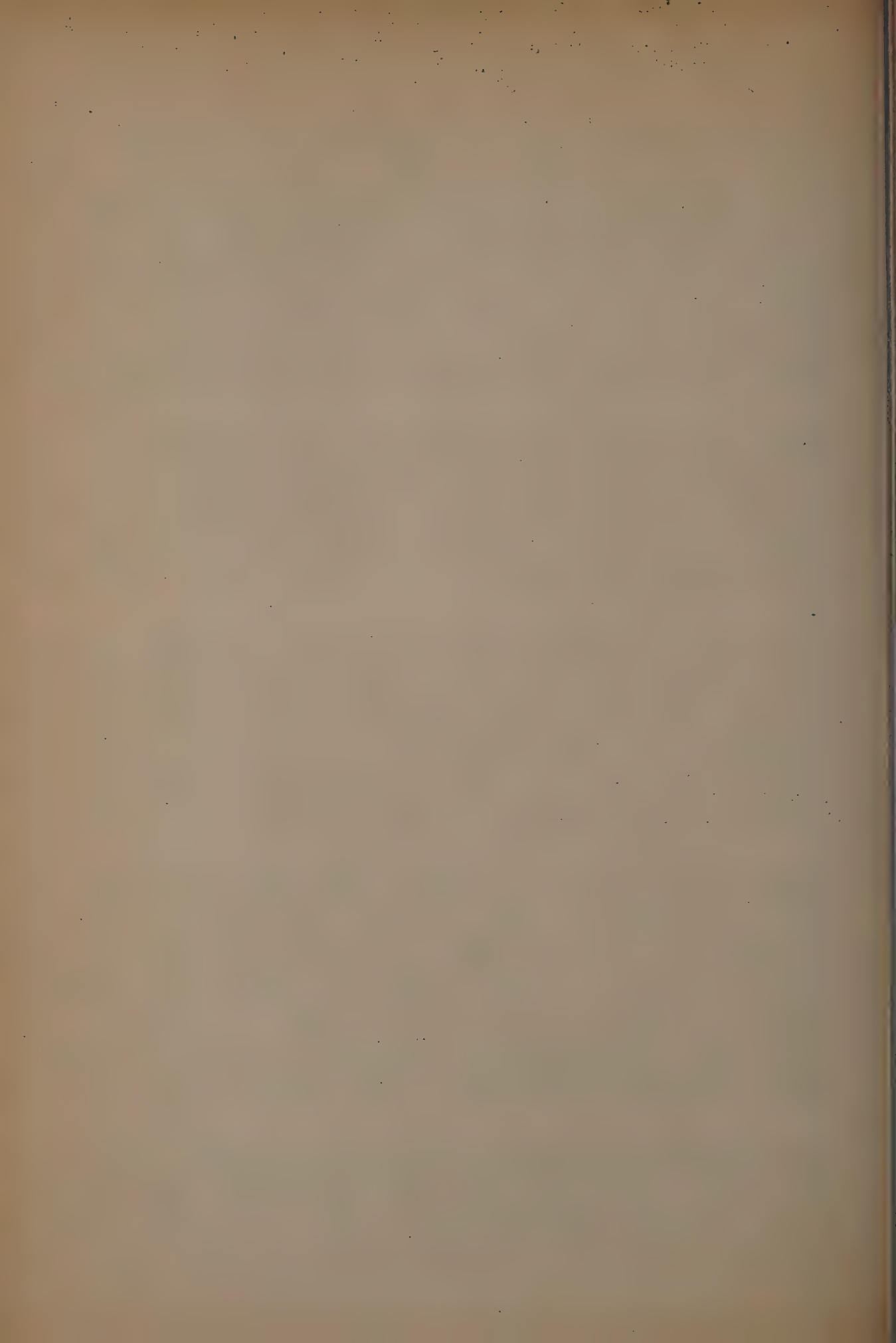
conception positiviste, quoique hasardeuse, peut se défendre. L'Indien, celui qui vit dans la Nature, est-il près d'elle ? Il a tendu entre lui et elle un écran de pratiques magiques très épais, plus épais que celui qui sépare la réalité de notre esprit de recherches. Mais l'important est de procéder avec circonspection et prudence et tenir compte, d'après les enquêtes des ethnographes et des sociologues, des traditions et des besoins de chaque groupe envisagé. La décentralisation des recherches est indispensable, mais elle doit être tempérée par le travail de coordination effectué par l'Institut indigéniste interaméricain. L'Indien ne doit plus être un assisté. Il doit entrer dans la Société comme un membre actif et non plus comme un parent pauvre. Ses éducateurs doivent être des hommes de première classe. L'amateurisme sera rejeté. L'enthousiasme irréfléchi également. Il est des emballlements stériles, il est des froideurs fécondes.

On a quelquefois plaisanté le mouvement d'alphabétisation inauguré par l'Unesco et de nombreux Etats sud-américains. "On" prétend, et ce "on" ce sont les indianistes sentimentaux, que la lecture et l'écriture sont nocives pour la fraîcheur de l'âme et que la connaissance directe est supérieure à la notion enseignée. Tous les rapports étudiés prouvent la volonté d'instruction des Indiens. Leur assiduité, leur désir d'élargir leur esprit ne peuvent être niés. L'ignorance soigneusement érigée en dogme administratif est à la base des déficiences indigènes.

En 1833, D. Gabriel Garcia Moreno, Président du Pérou, alarmé par cet état de choses, avait généreusement - nous sommes bien en 1833 - décidé la création d'écoles pour Indiens. Les enfants furent arrachés à leurs familles, à leur habitat naturel et transplantés dans les villes. Ils ne donnèrent pas les résultats espérés par Moreno, ceci pour la plus grande satisfaction du conservatisme hérité des Espagnols par les libérateurs. Une autre loi, celle de 1899, ordonnait, dans le même pays, la création d'écoles dans les localités ayant au moins 20 enfants en âge de scolarité. Mais ces efforts furent faits en ordre dispersé et n'eurent que peu de succès, malgré l'apostolat de nombreux instituteurs et administrateurs.

Aujourd'hui, l'instruction primaire et professionnelle se base sur la connaissance par le maître de la langue indigène parlée dans sa circonscription scolaire. Le contact permanent est ainsi assuré. Le professeur mexicain Juan Comas, anthropologiste et pédagogue qui reçut déjà lors de ses brillantes études à l'Université de Genève la conception toujours défendue par son maître, le professeur Eugène Pittard, président de la Société suisse des Américanistes, conception exigeant le respect de l'homme, de quelque race à laquelle il appartient, de quelque culture à laquelle il obéit, Juan Comas, lui, demande que les maîtres d'école indienne aient une âme de pionnier et qu'ils soient choisis parmi les meilleurs de leur promotion, alors qu'on tend trop souvent à garder ces bons éléments dans les grands centres cultivés et que l'on envoie les moins bons en province.

La tâche qui attend les Indigénistes est immense. Elle nécessitera plusieurs générations. Elle n'a été qu'esquissée dans cet article. On découd facilement, on recoud plus lentement. On peut s'attendre à des défections, on peut prévoir des erreurs, des échecs même. Mais le grand nombre d'hommes de valcur qui, en Amérique latine, se sont attelés à cette tâche est la garantie d'un travail sérieux et humain. L'Indien peut redevenir un homme heureux.



MEMOIRE ORIGINAL

AMERINDIENS SYLVICOLES.

Contribution à la recherche de méthodes d'intégration.

par M. Maurice PARANHOS da SILVA.

Il y a quelques mois, nous avons essayé, dans une courte étude, de déterminer les facteurs qui s'opposent à l'évolution des Amérindiens sylvicoles et à leur intégration au milieu culturel, économique et social du pays auquel ils appartiennent (1). Le fait de poser un problème - ou d'essayer de le poser - ne suffit, hélas, pas à le résoudre. Il peut tout au plus contribuer à le clarifier, à faire ressortir la complexité et l'interdépendance des différents éléments qui le composent et on peut déjà se considérer comme satisfait si ce but a été atteint.

Ce que nous désirons tenter aujourd'hui, pour modeste que puisse être notre contribution, c'est apporter quelques suggestions susceptibles de coopérer à la solution de ce problème.

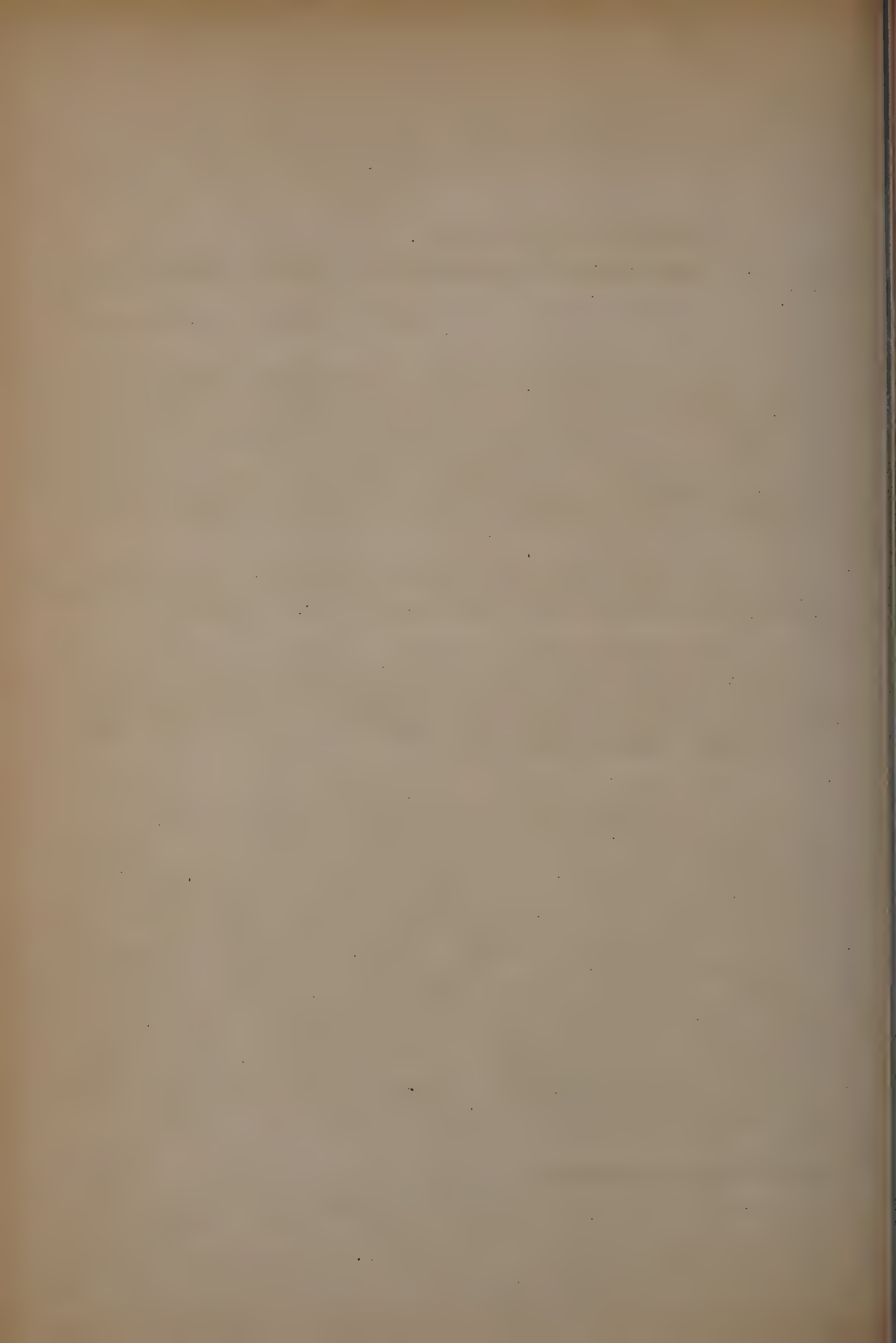
Nous avons, dans notre étude, cherché à déterminer un certain nombre de facteurs et les avons répartis en trois grands groupes, à savoir: A) facteur géo-physique; B) facteur historique; C) facteur culturel. Nous emprunterons ici la même classification et essayerons de trouver des solutions ou des suggestions rationnelles pour chacun d'eux.

Il semble toutefois nécessaire d'éclaircir au préalable un point, à notre avis très important, sur lequel nous avons eu le tort de ne point insister précédemment. Pour les pays d'Amérique qui possèdent des populations aborigènes, il ne s'agit pas de les "assimiler" mais bien de les "intégrer" au milieu national. Les expressions "assimilation" et "intégration" ont une signification différente et c'est en toute connaissance de cause que nous avons choisi cette dernière. En effet, il ne s'agit pas, comme certains semblent ou veulent le croire, d'assimiler n'importe comment, et par n'importe quel moyen, les populations amérindiennes au milieu culturel, économique et social des pays intéressés. Les différents Etats américains se sont engagés solennellement à Patzcuaro et à Cuzco à respecter les caractéristiques et les valeurs culturelles et sociales de leurs populations aborigènes, et à employer les moyens les plus appropriés - ceci dans l'intérêt même des dites populations et des dits Etats - en vue de leur intégration au milieu national. Il s'agit donc bien de les intégrer et non pas d'une simple assimilation.

A) Facteur géo-physique.

Nous ne reviendrons pas sur l'importance de ce facteur que nous avons précédemment décrit et nous bornerons à signaler qu'il

(1) M.Paranhos da Silva: "Amérindiens sylvicoles. Essai de détermination des facteurs s'opposant à leur évolution et à leur intégration". Société suisse des Américanistes, Genève 1951.



ne constitue plus, à notre époque, une difficulté insurmontable étant donnés les moyens techniques et bio-chimiques mis à notre disposition. En effet, la technique moderne a réussi à vaincre la forêt tropicale comme elle est parvenue à résoudre les questions se rapportant à la navigation sous-marine ou aérienne. Le climat lui-même, pour rude, éprouvant ou malsain qu'il puisse être, ne représente plus un empêchement à l'épanouissement de la vie humaine; l'homme peut de nos jours construire des cités entières en des lieux qui, il y a un siècle, semblaient voués irrémédiablement au désert et à la solitude. Les progrès réalisés par la bio-chimie, par l'étude de certaines maladies épidémiques et endémiques, ont permis de dompter des affections considérées, il y a peu de temps encore, comme des fléaux contre lesquels l'homme était impuissant.

Il semble acquis que le facteur géo-physique peut être surmonté grâce à la technique et à la science modernes. Le problème qu'il pose à l'heure actuelle est d'ordre purement financier, donc par définition susceptible d'être résolu.

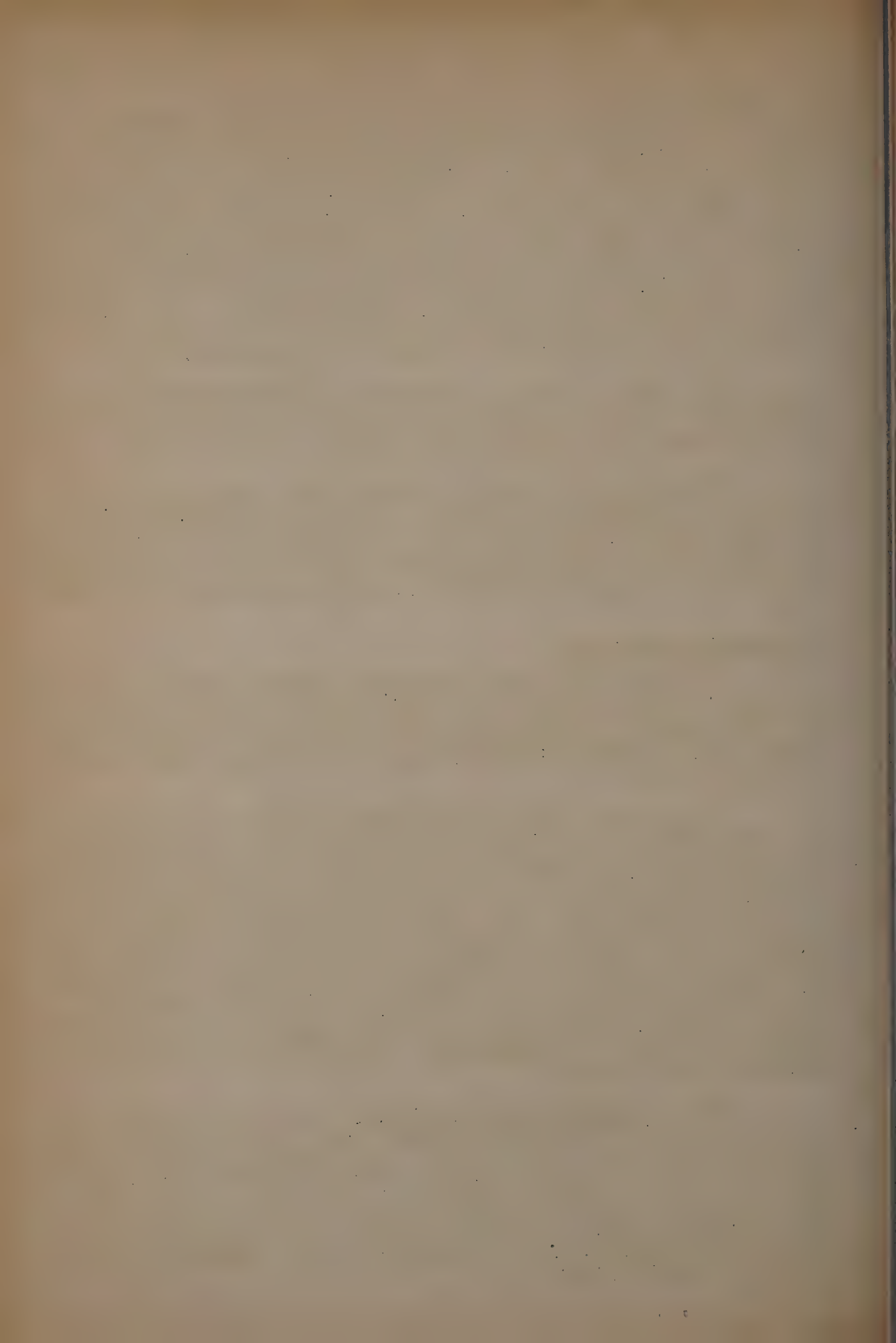
L'ouverture de voies de communications régulières, soit routières soit fluviales, contribuera à rompre progressivement l'isolement dans lequel vivent les Amérindiens sylvicoles et à leur amener des éléments de cultures allogènes susceptibles de stimuler leurs facultés réelles d'imagination, d'éveiller en eux des conceptions nouvelles de vie, de les remettre dans la voie naturelle de l'évolution.

B) Facteur historique.

Il n'est certes pas possible de refaire l'histoire, de revenir de plusieurs siècles en arrière, d'abolir un passé qui fut particulièrement douloureux et sanglant pour les peuples amérindiens. On peut toutefois corriger en partie les erreurs de ce passé en s'employant à empêcher qu'elles ne se reproduisent dans le présent et dans l'avenir.

Pour cela, il apparaît nécessaire de modifier la mentalité des deux parties en présence en ce qui concerne leur façon respective de se voir, de se juger, et dans le cas particulier de modifier la conception que le civilisé, ou le supposé tel, se fait de l'aborigène sylvicole, ainsi que celle de ce dernier par rapport au premier. Une action dans ce sens peut et doit être exercée et elle est, à notre avis, indispensable. Aussi longtemps que le civilisé des villes ou des campagnes continuera à considérer le sylvicole comme un sauvage malfaisant et méprisable et qu'il adoptera à son égard une attitude que rien ne justifie, aussi longtemps, disons-nous, qu'une semblable situation se perpétuera, il n'y aura aucune possibilité de parvenir à un climat qui leur permette à tous deux de prendre conscience de l'impérieuse nécessité où ils se trouvent de subsister côte à côte.

Pour les populations civilisées, cette action ne peut être exercée que par l'instruction, unique moyen de combattre les préjugés, les fausses conceptions dues à une tradition rétrograde basée sur l'ignorance et le mythe d'une pseudo supériorité raciale. Cette tâche est donc du ressort exclusif de l'Etat qui a seul le pouvoir et les moyens d'agir en ce sens. Aussi longtemps qu'il existera dans les pays d'Amérique un pourcentage aussi élevé d'analphabètes, il ne faudra pas s'étonner que des préjugés dus à l'ignorance puissent se perpétuer indéfiniment.



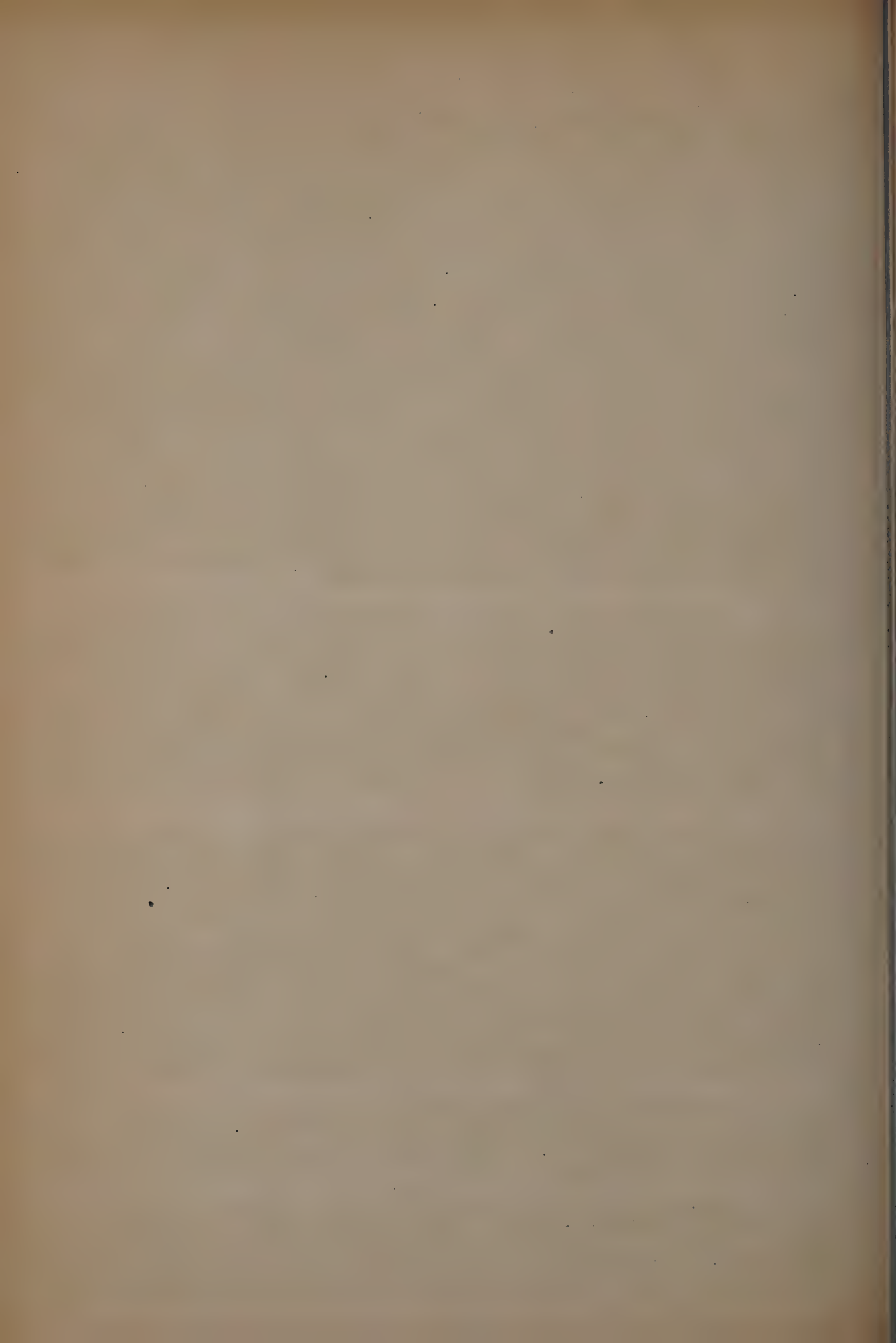
Parallèlement, une action similaire devra être exercée auprès des aborigènes sylvicoles. Il faut reconnaître que celle-ci semble devoir être moins aisée à réaliser et tout aussi longue à porter ses fruits que la première. En effet, il s'agit moins là de vaincre une habitude mentale, dont nous ne sous-estimons point d'ailleurs la vitalité, ou de faire oublier un passé récent et réel d'atrocités, chose d'autant plus impossible quand on se trouve en présence d'une société primitive où la tradition joue un rôle prépondérant, que de convaincre un peuple longtemps spolié, persécuté et méprisé que ces faits appartiennent à un passé révolu, qu'ils ne se reproduiront plus et qu'il faut abandonner tout esprit de vengeance et de méfiance à l'égard des bourreaux de la veille. Car il s'agit en réalité de cela, et n'oublions pas que le primitif ne fait guère, et pour cause, de distinction entre les civilisés qui massacrèrent ses parents, et leurs descendants. La loi de la vengeance du sang se retrouve chez toutes les populations primitives et elle vient encore compliquer le problème. Il ne fait aucun doute que la divergence de conceptions relatives à la vie courante, aux biens matériels et à la valeur de la vie humaine, existant entre les deux groupes, n'est pas de nature à faciliter leurs rapports. Il faut en outre que ceux à qui incombe la tâche d'influer sur la pensée et l'attitude des sylvicoles soient eux-mêmes en mesure de comprendre les deux parties, d'inspirer la confiance indispensable par leur personnalité morale et leur façon d'agir.

L'action exercée sur les civilisés et sur les sylvicoles doit se dérouler simultanément car autrement elle se révélerait non seulement inutile mais également dangereuse. Si nous supposons que l'attitude du sylvicole venait à être modifiée avant celle du civilisé, il ne sera pas difficile d'imaginer les résultats qu'un tel changement unilatéral entraînerait pour les aborigènes. Plus désarmés vis-à-vis des civilisés qu'ils ne le sont présentement, ils seraient, si possible, encore plus cruellement exploités et, ne tardant pas à réaliser qu'ils ont été dupés, d'autant plus méfiants et plus hostiles à l'avenir.

Il ne s'agit point en l'occurrence d'une supposition gratuite basée sur une simple hypothèse: le fait s'est déjà produit dans le passé et ses conséquences en sont encore vérifiables de nos jours. En effet, le Service de Protection aux Indiens du Brésil reconnaît que les tribus les plus difficiles à approcher, celles qui montrent le plus d'hostilité et de méfiance envers le Blanc, le civilisé, celles qui sont le plus rebelles à tout contact avec le Service, sont constituées par les descendants de populations amérindiennes ayant eu, dans un passé parfois très lointain, des rapports quelconques avec le Blanc. Les tribus qui, par contre, n'ont jamais eu de contact avec les Blancs, ne manifestent, quel que puisse être leur état naturel de primitivité, aucun préjugé ni méfiance envers le civilisé, si ce n'est ce que peut normalement susciter un inconnu.

Ce sont là des faits qu'on ne peut nier et, pour peu flatteur que cela soit pour la race blanche, il faut reconnaître que la haine et la méfiance manifestées par l'Amérindien à son égard sont amplement justifiées.

Nomadisme.— En ce qui concerne le nomadisme, sa disparition sera obtenue progressivement, au fur et à mesure que certains points auront pu être acquis. Il s'agira tout d'abord de retenir, sans jamais employer la contrainte, des tribus déterminées sur un territoire délimité. Pour cela, il faudra de toute évidence que ce territoi-

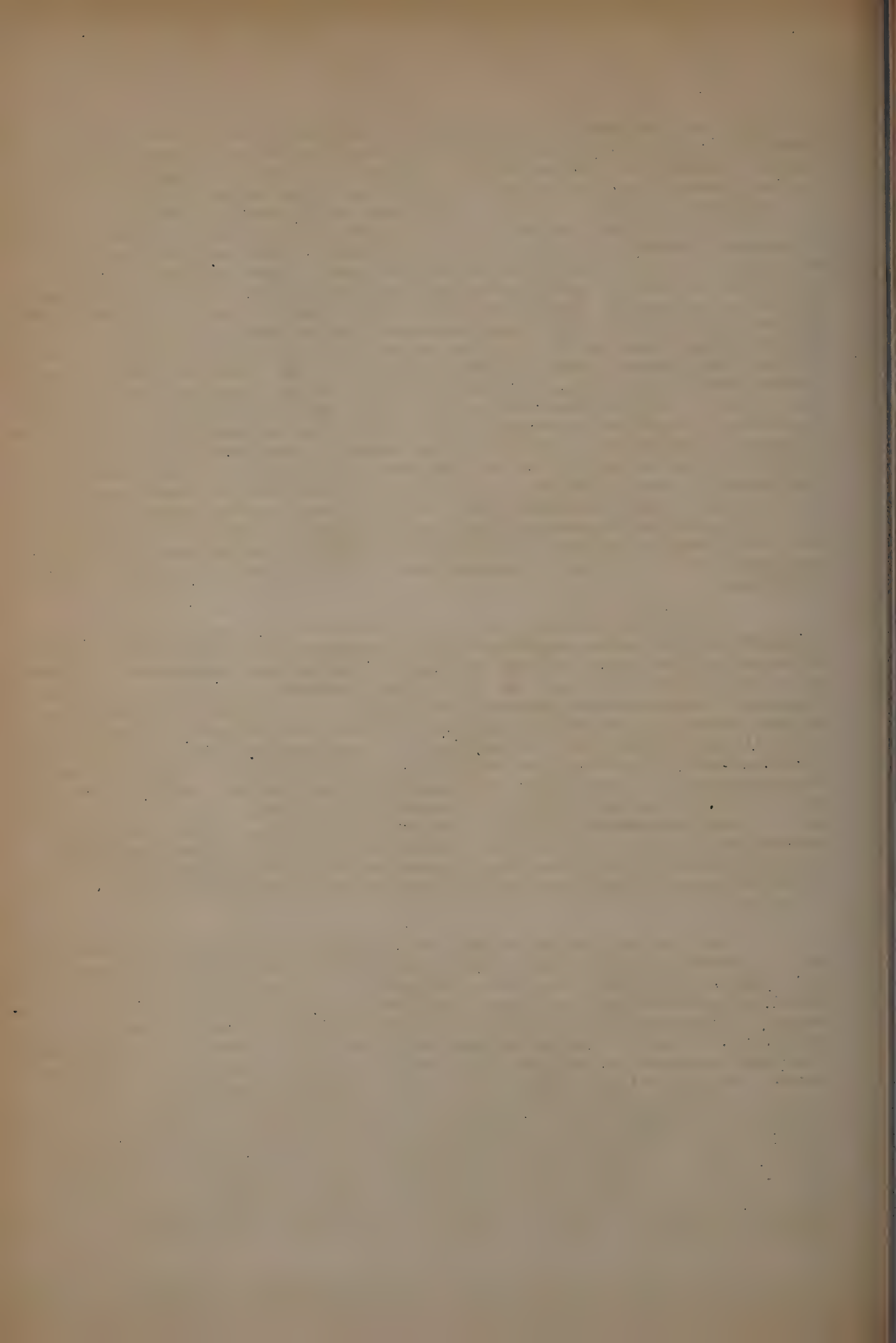


re offre un minimum de fertilité, de possibilités de vie (telles que proximité de cours d'eau, richesse de pêche et de chasse, conditions minima naturelles de salubrité). En second lieu, il faudra garantir la possession réelle de ces terres à la tribu ou au groupe de tribus et empêcher que des éléments étrangers ne viennent leur en contester la propriété effective ou ne prétendent la leur faire partager. Troisièmement: réussir à convaincre la tribu qu'elle a tout intérêt à se maintenir sur ces terres déterminées, sans faire naître le soupçon que l'on prétend d'une quelconque manière l'y maintenir contre son gré ou qu'elle s'y trouve confinée et en quelque sorte prisonnière. Enfin, lui fournir les connaissances nécessaires à une amélioration de ses techniques de production ainsi que les moyens matériels essentiels. Ces quatre points étant réalisés et les difficultés qu'ils présentent surmontées, on aura réussi dans la presque totalité des cas à fixer définitivement la tribu sur des territoires choisis. Il pourra se produire, surtout les premiers temps, que des individus ou groupes d'individus éprouvent brusquement, sans motif apparent ou justifié, la nostalgie de la vie nomade et partent subitement pour reprendre la vie errante; au fur et à mesure que le temps passera, de tels faits deviendront plus rares et, si on nous permet cette expression, les escapades seront de plus courte durée. L'homme renonce difficilement à certaines habitudes prises, à certaines facilités acquises, et il est extrêmement rare qu'il y renonce d'une façon définitive.

La transformation de populations nomades en sédentaires pose elle-même différents problèmes dont certains sont indépendants de la volonté ou des coutumes des sylvicoles eux-mêmes, notamment le problème des terres. Il est en effet indispensable que les autorités nationales responsables prennent avant tout des mesures législatives garantissant la propriété absolue et incontestable de terres aux Amérindiens sylvicoles. Ce problème est surtout d'ordre juridique et administratif et doit être résolu de façon définitive et claire. La démarcation des terres ne pourra avoir lieu que si, avant toute chose, le droit des sylvicoles à posséder des biens fonciers est clairement et rigoureusement établi. Toute concession, toute possession de terres qui ne leur serait pas garantie par la loi serait aléatoire et trompeuse. Le problème des terres et celui du statut légal de l'Indien constituent des points sur lesquels nous nous réservons de revenir.

Des textes législatifs formels étant promulgués, on pourra alors passer à une seconde étape: la détermination et la démarcation des terres indiennes, au fur et à mesure que les besoins s'en feront sentir. Le choix de ces terres soulève également des problèmes d'espèces différentes. En effet, il s'agit de décider où seront situées ces terres, comment elles seront choisies, l'extension qu'elles auront par rapport au nombre d'individus, etc., Mais avant même d'aborder ces questions, conviendra-t-il d'établir un principe préalable, à savoir que dans la mesure du possible et sauf force majeure (régions impropres à toute culture, particulièrement insalubres, sujettes à des fléaux naturels réguliers, etc.), ce sera dans la région où est situé l'habitat même des différentes tribus que devront être délimitées les terres où l'on s'efforcera de les fixer. Le transfert de populations amérindiennes sylvicoles ne doit être envisagé qu'en dernier ressort et pour des motifs constituant des obstacles vraiment insurmontables.

Il ne faut nourrir aucune illusion quant aux difficultés auxquelles on se heurtera lors de toute tentative de transférer des po-



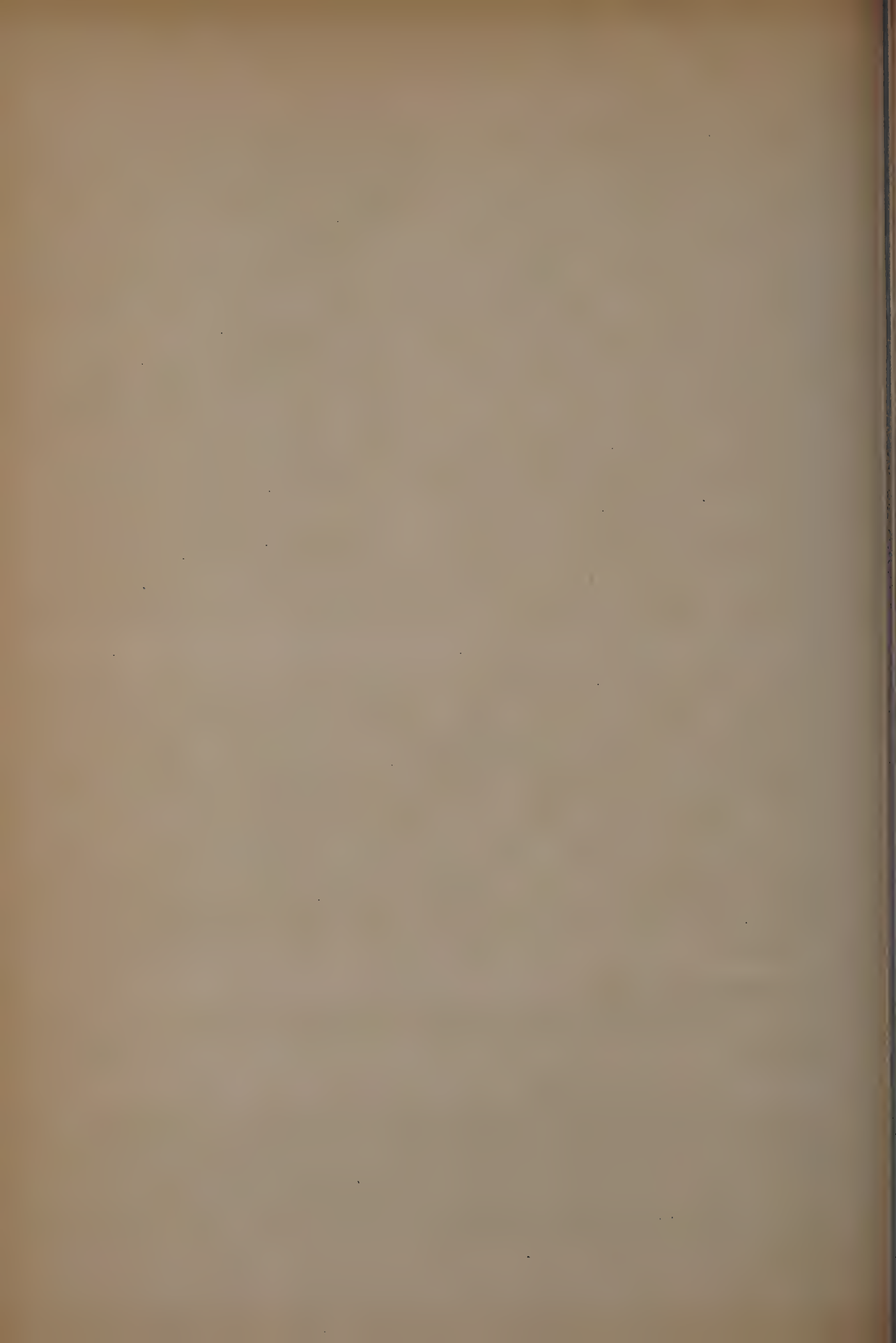
pulations d'un territoire à un autre, situé en dehors des parcours traditionnels de leur vie semi-nomadique. En effet, à moins que des populations n'abandonnent spontanément et volontairement leur territoire, soit sous la pression d'éléments naturels, soit dans la crainte de voisins agressifs et belliqueux dont elles ont par trop à souffrir, on ne parviendra à les convaincre de se transporter sur d'autres terres qu'au prix de longues palabres qui ne donneront du reste pas, dans la plupart des cas, les résultats espérés. Cet amour pour des lieux traditionnellement hantés ne saurait nous étonner, pas plus que le refus catégorique de quitter des territoires hostiles ou misérables. Nous trouvons cette détermination à rester sur la terre des ancêtres chez toutes les populations du globe, quel que soit leur degré de développement culturel et d'évolution sociale. Ce que nous dénommons amour de la terre, amour du pays, patriotisme, n'est en réalité qu'un très ancien sentiment, un vieil instinct qui rattache l'homme à une partie déterminée de territoire, bien antérieur au concept de patrie (d'ailleurs très récent) et qui remonte à la nuit des temps. Une certaine communion s'est établie entre l'homme et la terre, même si cet homme n'est pas un agriculteur, et ce sentiment ressemble étrangement au lien totémique, sans que nous puissions en expliquer la cause d'une façon certaine et irréfutable. Peut-être la présence des ancêtres ensevelis dans cette terre crée-t-elle cette union, cette participation intime de l'homme avec la terre? Peut-être la crainte de l'inconnu fait-elle préférer une hostilité connue et certaine à une éventualité bénéfique, toujours relative, d'un lieu inconnu?

Il est bon de rappeler à ce sujet les difficultés auxquelles se sont heurtés de tout temps, et auxquelles continuent à se heurter ceux qui pour des raisons respectables et louables ont essayé d'amener des sylvicoles (même des enfants) loin de leur habitat primitif, dans un milieu qui à nos yeux était plus favorable à leur épanouissement. Les missionnaires de toutes confessions connaissent ces cas qui deviennent facilement dramatiques et obligent à ramener l'Indien (même enfant et orphelin) dans son milieu ancestral. Rien ni personne ne réussira à vaincre cette tristesse, cette prostration à la fois physique et morale qui s'empare de l'Indien et peut le mener au suicide ou à la mort naturelle par perte d'intérêt à la vie, de volonté de vivre. Il semble que chez le primitif le dépaysement soit plus intolérable que chez l'évolué. Nous devons nous borner à constater ce fait et sommes obligés d'avouer notre impuissance à l'expliquer.

C) Facteur culturel.

Ici également nous conserverons la même distinction précédemment établie entre: a) culture matérielle et b) culture non matérielle.

Il est nécessaire de se convaincre dès l'abord que toute action tendant à modifier tant soit peu la culture matérielle ou non matérielle d'un peuple, quel que soit son degré d'évolution, se heurtera à une résistance sourde ou ouverte, mais dans les deux cas tout aussi difficile à surmonter. Nous insisterons, encore et toujours, sur la nécessité absolue de n'exercer une action en ce sens qu'avec la plus grande prudence, la plus extrême circonspection et en employant uniquement des moyens persuasifs à l'exclusion de tout autre.



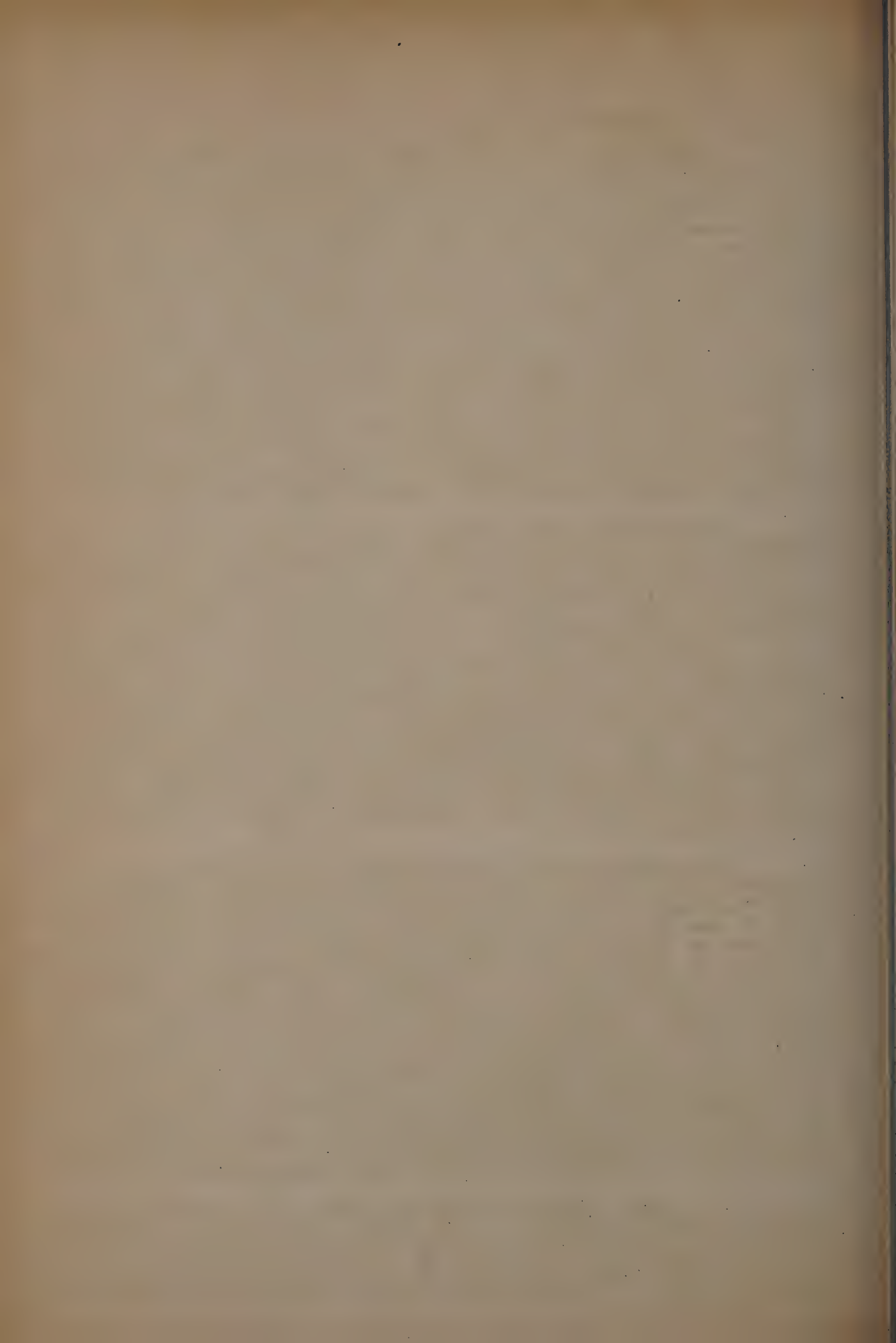
a) culture matérielle.

Outils. - Il ne faut pas s'attendre à voir facilement adoptés par les indigènes sylvicoles d'Amérique des instruments ou des objets d'un usage pour nous courant mais pour eux inconnu. Si, pour un civilisé, aucune hésitation n'est possible dans le choix d'un bâton à planter ou une bêche en fer, il n'en est pas de même pour le primitif. Outre l'hostilité déjà signalée provenant de conceptions étroitement reliées aux croyances religieuses, on se heurtera également, même pour des objets aussi simples qu'une bêche, à la méfiance que suscite chez lui tout objet inconnu et à son incapacité de s'en servir. Cela ne saurait d'ailleurs surprendre et on n'a qu'à penser à la difficulté éprouvée quand on procède à un changement d'outils avec des travailleurs civilisés, même si ce changement est uniquement motivé (l'ouvrier en étant le principal bénéficiaire) par des raisons de sécurité, de malléabilité ou de facilité pour l'accomplissement d'une tâche déterminée. Nous ne parlerons même pas du cas où ce changement est guidé par l'idée d'augmenter la productivité ou de perfectionner la production. Ce phénomène est donc profondément humain et il convient d'en tenir compte.

En admettant que l'on aie réussi à susciter l'intérêt du sylvicole pour un instrument donné, par exemple une hache en fer, et à lui en démontrer l'usage, l'utilité et la supériorité sur une hache de pierre, il faudra encore lui en enseigner le maniement sous peine que, comme un enfant, il ne la rende inutilisable. Le problème deviendra particulièrement délicat lorsqu'il faudra veiller à ce qu'il ne se blesse pas, et cela non seulement pour une raison humanitaire mais également (peut-être même surtout) pour une raison psychologique, car deux conséquences peuvent découler d'un éventuel accident: premièrement un sentiment de crainte pour l'instrument et son rejet définitif, et deuxièmement un sentiment de méfiance et de haine pour celui qui le lui aura donné et qu'il considérera comme responsable du dommage subi; en outre, il ne fera aucune distinction entre responsabilité voulue ou non. Les deux sentiments pourront surgir simultanément et les conséquences qui peuvent en découler sont multiples.

Nous avons choisi délibérément un exemple très simple, on imaginera dès lors facilement les complications qui surgiront si l'on veut faire accepter et employer des instruments plus complexes. Dans le cas où il s'agirait d'une charrue ou d'une herse, on se heurtera en plus au fait qu'ils ne connaissent et ne possèdent pas de bêtes de trait ou de somme et ignorent tout de l'élevage et des soins à donner au bétail. On sera donc obligé, avant de pouvoir penser à leur présenter une charrue, de leur faire accepter la présence de bêtes inconnues, de leur apprendre à les soigner, à s'en servir, bref à leur enseigner et à leur faire accepter l'abc de l'élevage. Cela naturellement pour autant que les territoires qu'ils occupent permettent l'élevage et l'emploi de la charrue. Une sélection judicieuse et appropriée des instruments à leur faire connaître doit donc être préalablement effectuée; il va sans dire que cette sélection dépendra directement du degré d'évolution culturelle (matérielle et spirituelle) et du milieu géographique.

Il faudra également prévoir l'usure de ces outils ou instruments de travail nouveaux et leur remplacement, car il est exclu qu'avant fort longtemps ils soient en mesure de s'en fabriquer ou même de s'en procurer par les moyens en cours dans les sociétés plus évoluées. Ce point n'est pas négligeable et il est indispensable d'en tenir compte.



Techniques.— Le développement des conditions de vie et des activités économiques des populations amérindiennes sylvicoles est subordonné, entre autres, à l'introduction de techniques de travail, de production et d'exploitation, supérieures à celles qu'elles pratiquent. Ce fait semble évident et on ne voit guère sans cela comment une amélioration quelconque pourrait être obtenue autrement dans ce domaine. Il ne s'agit donc à première vue que de trouver le moyen d'introduire ces techniques nouvelles et de surmonter les difficultés provoquées par la méfiance, l'incompréhension, les traditions, etc., ce qui présente à l'examen de sérieux problèmes d'une complexité évidente, dont la solution ne peut être que graduelle et relativement lente.

Le développement ou le changement des techniques dépendant au premier chef de l'introduction d'un outillage nouveau ou plus perfectionné, celles-ci ne pourront donc être modifiées ou améliorées qu'à une étape ultérieure. Tout un travail sera nécessaire, non seulement d'enseignement mais également pour vaincre les préventions, traditions et coutumes. Nous avons signalé dans notre étude antérieure l'influence décisive exercée par la tradition sur la transmission et l'enseignement des techniques au sein des sociétés primitives : il s'agira donc d'une entreprise de longue haleine et de patience. L'amélioration des conditions de vie dépend directement des développements économiques que l'on réussira à réaliser, développements qui dériveront de techniques plus évoluées qui, elles, dépendent de l'utilisation d'outillages plus perfectionnés.

Une telle vision du problème est toutefois incomplète et laisse de côté deux questions préalables qui doivent être à tout prix résolues. Premièrement, il s'agit d'établir si, face à l'état primitif du développement de ces populations, une adaptation accélérée de ces techniques peut être envisagée ou si, au contraire, il est préférable de prévoir toute une succession d'étapes, et quelle doit être alors cette succession. La question est importante, surtout en ce qui concerne la détermination première et forcément arbitraire du nombre d'étapes à parcourir. Deuxièmement, il s'agira de décider quels seront les domaines dans lesquels les techniques nouvelles devront être en premier lieu introduites, ce qui amènera une division en plusieurs groupes, division qui, puisque théorique, sera évidemment arbitraire et sujette à révision lors de toute action pratique et effective, car l'état de développement culturel de chaque tribu ou groupe devra être pris alors en considération.

Nous pourrions diviser ces techniques en trois groupes: le premier comprenant celles pouvant être prévues dès l'étape initiale, soit relatives à la pêche, à la chasse, à l'agriculture, à la céramique, au filage et au tissage; le second groupe sera réservé aux étapes ultérieures et successives et comprendra les techniques se rapportant à l'élevage, à l'habitation et à des activités artisanales nouvelles. Enfin, le troisième groupe sera destiné à une étape beaucoup plus avancée et comprendra l'enseignement de techniques susceptibles de permettre à ces populations de participer effectivement à la vie économique du pays et d'entrer dans le circuit de la production générale.

Il reste entendu que les techniques qui constituent les premier et second groupes ne seront pas forcément rattachées à des époques rigoureusement distinctes car leur introduction sera conditionnée par le degré de développement économique, social et culturel atteint par les diverses tribus et il est admis, à priori, que le cas se présentera où des techniques des deux groupes pourront être in-



troduites simultanément.

Pêche, chasse.— En ce qui concerne la chasse, la pêche et la cueillette, il n'est guère d'amélioration possible. Pour la chasse, l'emploi d'armes à feu et de pointes tranchantes métalliques est seul susceptible d'améliorer le rendement. L'arme à feu sera connue toujours assez tôt et ne peut être envisagée qu'à un stade très avancé d'intégration; l'utilisation de lances à pointes métalliques se fera normalement avec l'introduction de l'emploi des métaux. Pour la pêche, on ne voit guère, à part l'hameçon métallique, quels perfectionnements pourraient être apportés.

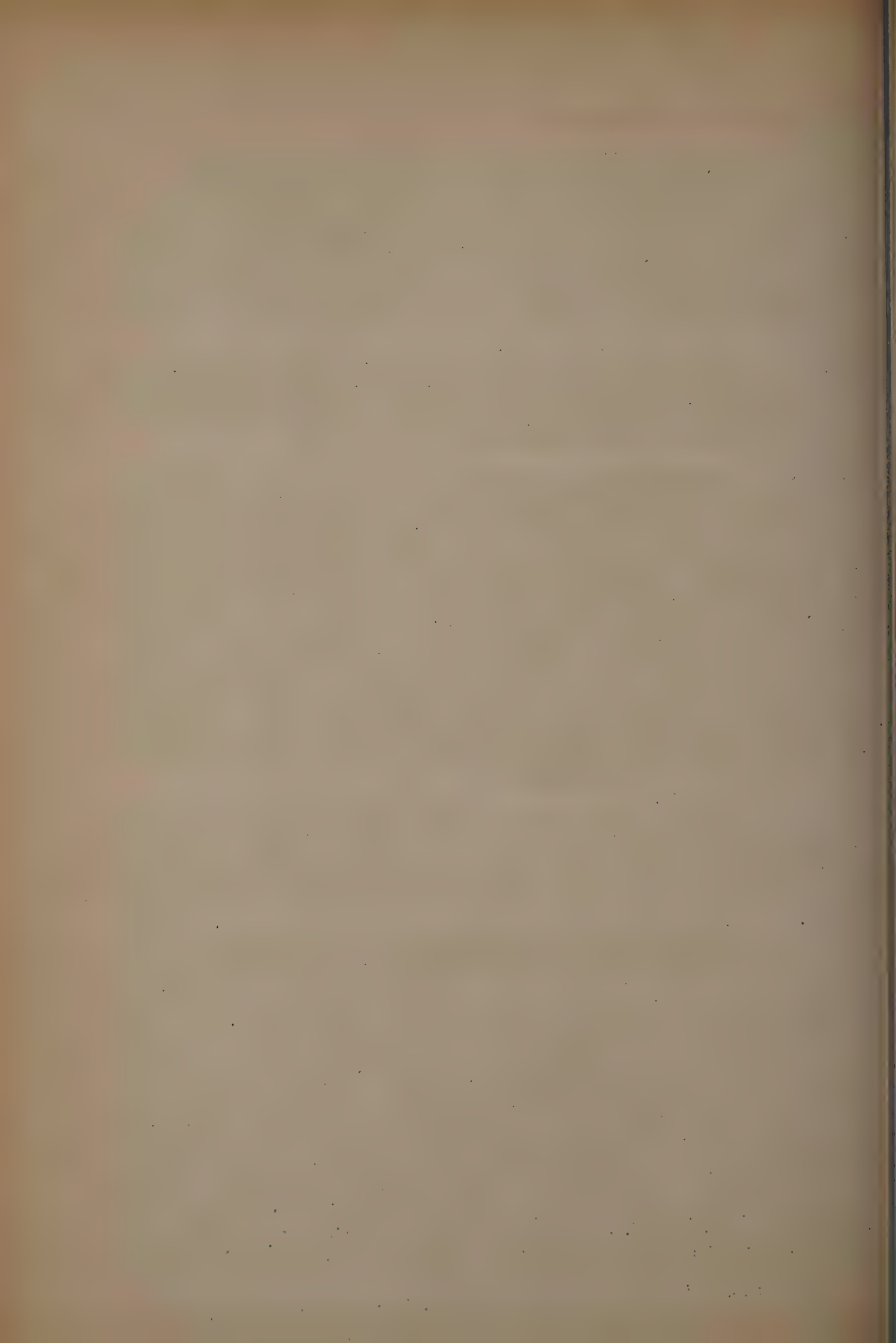
Par contre, ce qu'il importera d'apprendre aux sylvicoles, et cela pour des raisons à la fois d'économie générale et d'hygiène, ce sera une meilleure préparation des aliments, les moyens de les conserver, l'établissement de réserves alimentaires, la conservation des récoltes et des graines pour la semence.

Agriculture.— L'enseignement de méthodes d'agriculture rationnelle est indispensable mais doit être subordonné à une étude préliminaire de la qualité des terres, du climat, des végétaux capables de rendre les meilleurs services aux sylvicoles. Il s'agira en premier lieu d'améliorer la production agricole existante car la plus grande prudence sera de mise lors de l'introduction de plantes nouvelles et il faudra tenir compte, dans ce cas, des croyances religieuses éventuelles, favorables ou défavorables à tel ou tel autre végétal. En outre, il sera parfaitement inutile de leur faire planter des végétaux comestibles qui leur sont inconnus, ou qu'ils n'auront pas appréciés si on leur en a donné à goûter. Les habitudes culinaires sont parmi les plus difficiles à modifier et aucun changement en la matière ne peut et ne doit être opéré brusquement; et cela d'autant moins qu'un changement brusque de régime alimentaire n'est jamais souhaitable vu les conséquences qu'il peut avoir sur l'économie du corps humain.

D'autre part, il ne s'agira pas de vouloir faire planter ou semer par les hommes si ce rôle est traditionnellement dévolu à la femme. La culture de la terre par l'homme, dans ce cas, ne pourra constituer qu'une étape ultérieure qui ne sera pas aisément atteinte et qui représentera un grand progrès dans la voie de l'acculturation.

Céramique, filage, tissage.— Si nous passons à l'étude des modalités d'un développement et d'un perfectionnement de la céramique, du tissage et d'autres activités à la fois utilitaires et artistiques, c'est à la femme indienne que l'on aura affaire dans la plupart des cas. Outre les problèmes de l'introduction de techniques plus perfectionnées, il faudra essayer en premier lieu d'encourager et de stimuler le goût et le sens artistique, tout en se gardant de les modifier et en s'efforçant de les maintenir dans la ligne qui leur sont propres. Vouloir influencer l'Amérindien pour lui faire adopter des formes et des décorations conformes à nos conceptions de la beauté est une erreur regrettable. On a vu en effet les résultats désastreux que de telles influences ont eues sur les arts des peuples indigènes. A notre avis, ces influences peuvent même avoir des conséquences psychologiques pernicieuses car, outre qu'elles tendent à détruire un facteur artistique et culturel précieux, elles rabaisent le sentiment créateur au rang de simple imitateur, sans profit d'aucune sorte pour qui que ce soit, et contribuent à donner à l'Amérindien un complexe d'infériorité.

L'amélioration de ces techniques présentera surtout des dif-



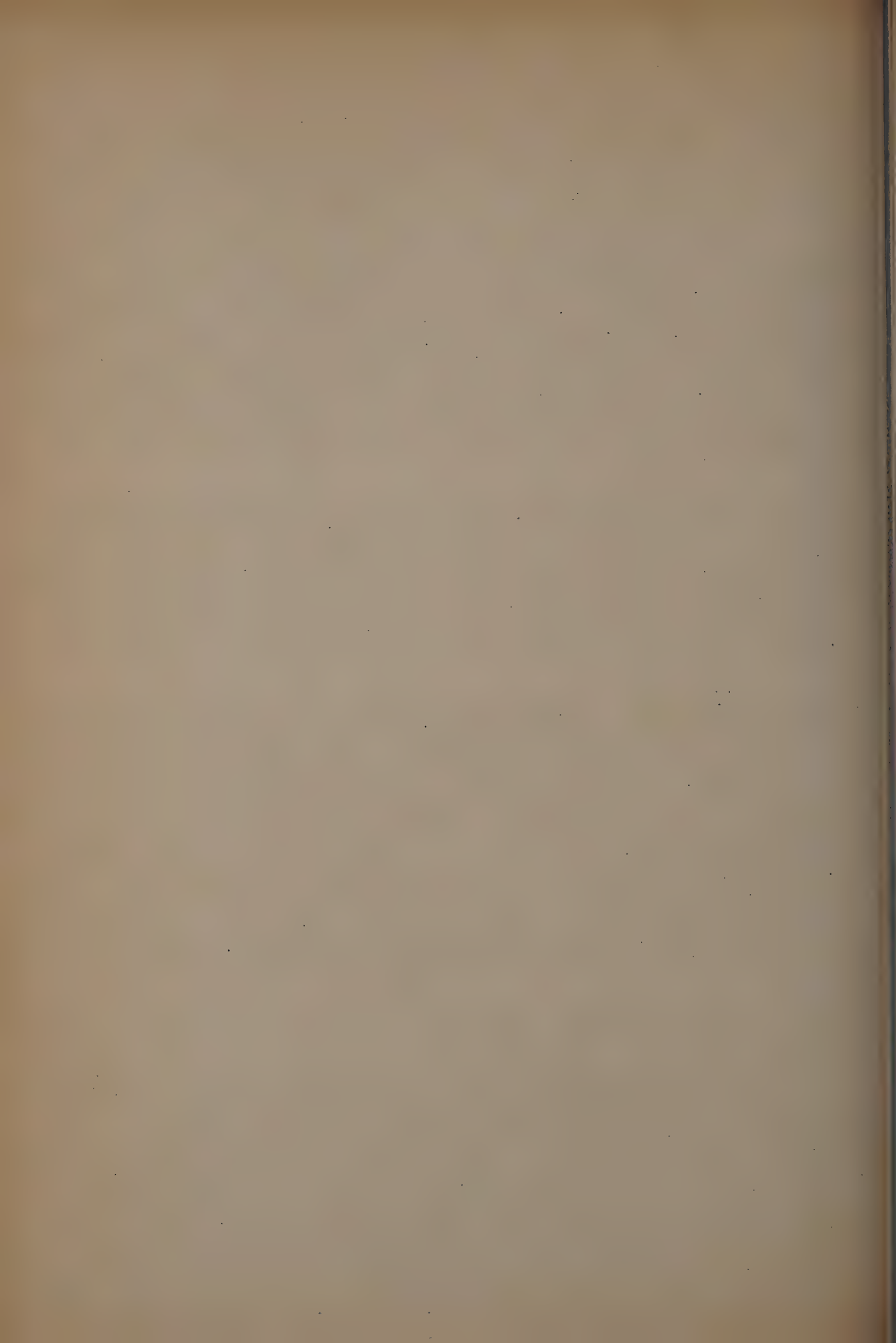
ficultés d'ordre psychologique qui se trouveront en grande partie neutralisées dès que le sylvicole aura pris des habitudes sédentaires. L'introduction du tour ira de pair avec celle de la roue, ce qui constituera une grande révolution dans l'économie amérindienne et ouvrira la voie à tous les nouveaux procédés mécaniques.

L'apport de techniques destinées à améliorer la qualité des céramiques constitue un point dont l'importance peut sembler secondaire mais qui est destiné à jouer un grand rôle dans la vie des populations en question. En effet, il ne serait guère utile de leur enseigner l'art de conserver certaines provisions alimentaires sans qu'elles possèdent des récipients capables d'en assurer la conservation. Pour cela, il sera indispensable de leur apprendre des méthodes simples permettant la cuisson et le glaçage des poteries. La constitution de réserves aura une importance énorme dans la vie de ces populations et influera puissamment sur leur stabilisation en contribuant à résoudre, du moins en partie, le problème vital de leur subsistance.

Des techniques intermédiaires entre les méthodes de filage et de tissage en vigueur et celles nécessitant l'emploi de métiers à tisser d'une certaine complexité devront être recherchées. Toutefois, il faudra penser qu'aussi longtemps que l'Amérindien sylvicole n'éprouvera pas, en matière de tissus, de besoins supérieurs à ceux du présent, l'intérêt en faveur de nouveaux systèmes sera restreint. Les femmes ayant la tâche exclusive de ces activités, ce besoin de tissus pourrait être provoqué en stimulant leur goût de la parure, goût qui, du reste, est également fort développé chez l'homme.

Elevage.— En ce qui concerne l'élevage, il conviendra de l'introduire chez les sylvicoles aussi rapidement que possible, si évidemment les conditions ambiantes le permettent. La première étape ne pourra être réalisée que si on les met en présence d'animaux de petite taille et il faudra leur laisser le temps de s'accoutumer à la présence d'êtres étrangers et inconnus. Une véritable entente finira par s'établir entre les indigènes et les animaux qui leur seront confiés ou auxquels ils se seront habitués. Il sera nécessaire de leur enseigner la façon de les soigner mais cela sera relativement aisé. L'expérience réalisée en cette matière a prouvé combien l'Amérindien sylvicole possède d'aptitudes pour l'élevage. Il est vrai que des problèmes nouveaux risquent de surgir du fait même de cette aptitude car, cela s'est produit, l'Amérindien peut s'attacher à tel point à ses animaux domestiques qu'il finit par les considérer comme étant en quelque sorte des membres de sa famille.

Habitation.— Un des éléments qui peuvent largement contribuer à la stabilisation des peuples nomades ou semi-nomades réside dans l'amélioration des habitations et du mobilier qu'elles contiennent. L'aborigène sylvicole, en règle générale, construit des habitations rudimentaires qui ne sont souvent que de simples abris, d'une solidité relative et qui se détériorent rapidement. La question est de savoir s'il faut construire ou les aider à construire des maisons plus confortables, plus solides, pour les retenir sur un territoire déterminé ou s'il faut au contraire attendre qu'ils soient stabilisés avant d'entreprendre d'améliorer leur logement. Nous croyons, pour notre part, qu'une telle action doit être entreprise dès qu'une certaine stabilité semble acquise; il ne s'agira évidemment pas de construire dès le début des habitations de briques ou de ciment, mais d'essayer de les intéresser à certains types d'habitations plus évolués, construits uniquement en matériaux connus par eux. Les ou la première habitation pourra être édiflée pour l'usage



des fonctionnaires ou des personnes qui auront à charge de les instruire et, leur intérêt étant ainsi éveillé, on pourra attendre qu'ils désirent l'habiter et alors la leur céder. Il faudra s'efforcer de susciter l'intérêt et obtenir l'accord du chef ou du shaman qui, s'il devient le premier possesseur d'une telle habitation, pourra faciliter son acceptation par les autres membres de la tribu.

Activités artisanales nouvelles.- Il est évident qu'au fur et à mesure que se réalisera la stabilisation des populations semi-nomades, des problèmes nouveaux surgiront. Parmi ceux-ci figurera l'enseignement d'activités artisanales nouvelles indispensables à la vie sédentaire et au développement économique et social. En effet, toute nouvelle méthode concernant la poterie, le filage ou le tissage ne constitue en définitive qu'une amélioration ou un perfectionnement d'activités qui leur sont familières. La vie sédentaire et l'évolution qu'elle entraîne nécessairement rendra indispensable l'apport d'autres activités artisanales totalement inconnues d'eux, ainsi que, dans une faible mesure, la spécialisation du travail et la formation de petits corps de métier (charpentier, forgeron, maçon, etc.).

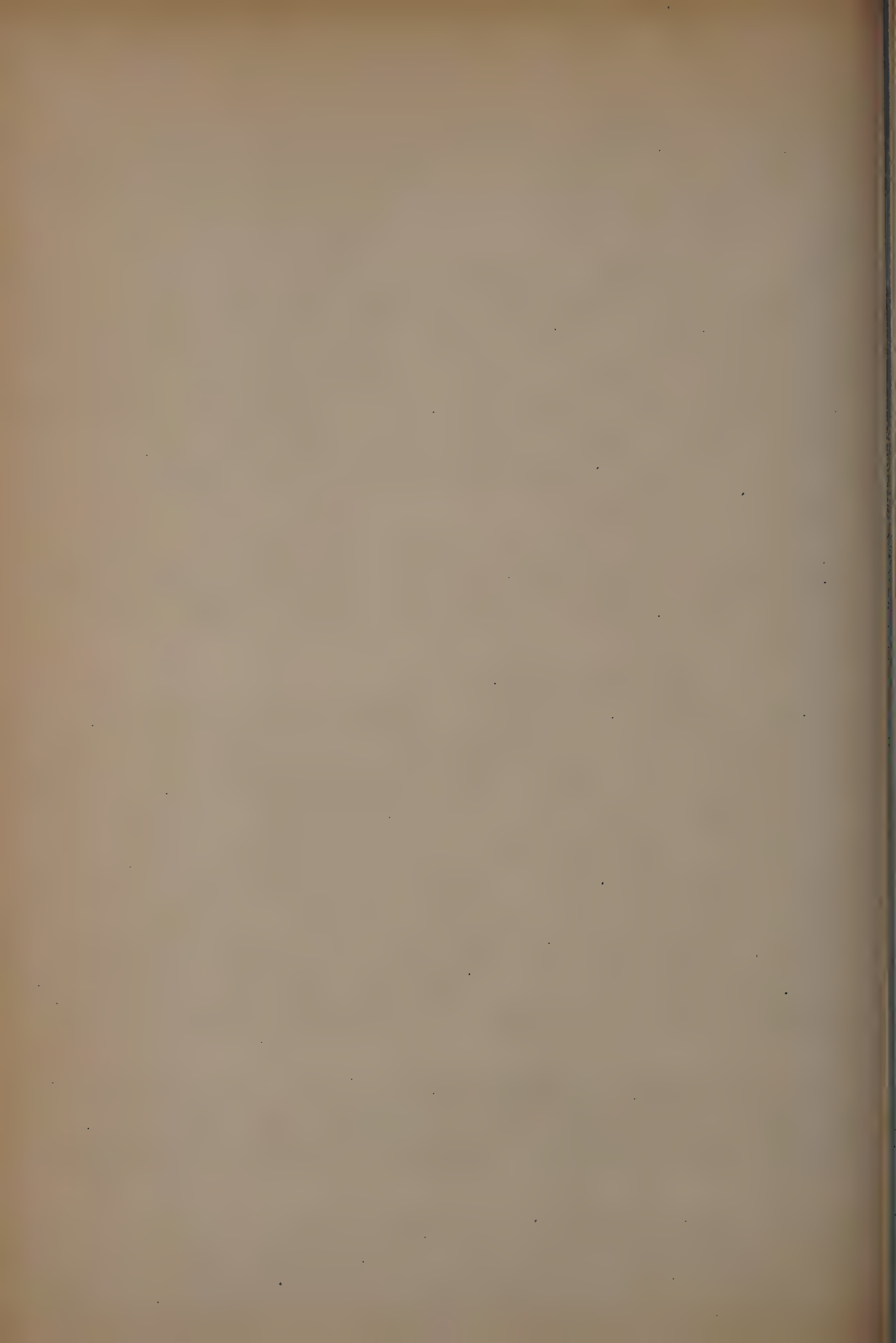
En règle générale, il faudra que toute action entreprise s'exerce sur l'ensemble de la population en cause, sans distinction d'âge ou de sexe, de façon à éviter que puissent naître des sentiments de jalousie, de crainte ou d'irrespect et que se creuse un fossé séparant les générations les unes des autres.

b) culture non matérielle.

Nous avons signalé à plusieurs reprises, au cours de notre essai précédent, l'interdépendance de tous les facteurs, matériels ou autres, et la nécessité de les considérer dans leur ensemble. En ce qui concerne les facteurs de culture non matérielle, cette interdépendance, cette interpénétration est peut-être encore plus intime. En réalité, si, pour les besoins d'analyse, nous les séparons, nous les disséquons et voulons ensuite les considérer en tant qu'unité totalement séparée des autres, nous risquons non seulement de perdre de vue l'ensemble du problème, mais encore de ne plus rien trouver en face de nous sur quoi agir. Par ailleurs, toute action sur un élément déterminé qui ne tiendrait pas compte des autres éléments connexes ou annexes serait impossible ou vaine. En d'autres termes, les divers facteurs de culture non matérielle sont trop étroitement et intimement entremêlés pour qu'il soit possible d'exercer une action séparée sur chacun d'eux et, par conséquent, toute action exercée sur l'un d'eux se répercutera fatalement sur les autres. La résistance que l'on trouvera quant à la modification de l'un d'entre eux aura les mêmes origines et les mêmes conséquences.

Diversité des langues.- Un des problèmes qui se présentera en premier lieu sera d'ordre linguistique. En effet, l'étude des traditions, croyances, etc., indispensable à la planification de toute action éventuelle, dépend de la connaissance du langage parlé par un peuple déterminé; l'introduction d'idées ou de conceptions nouvelles lui est également subordonnée.

La multiplicité des langues indigènes et le fait que ces sociétés primitives ignorent la langue officielle du pays, ont deux conséquences: si, d'une part, cela constitue un sérieux empêchement à leur intégration dans la communauté nationale, cela représente également un obstacle majeur à toute pénétration de leur culture non matérielle et à toute action tendant à exercer sur elles une quelconque influence.



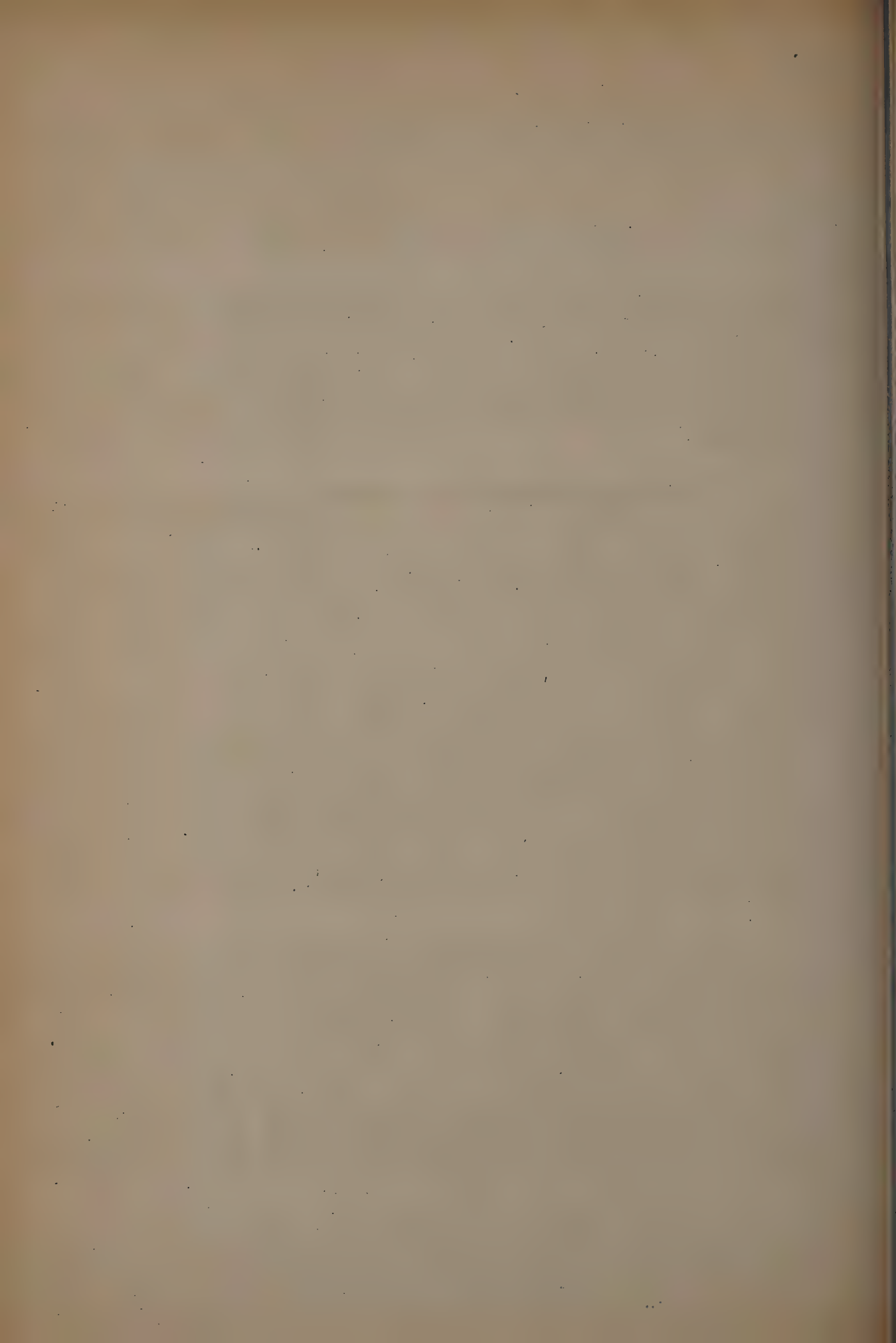
La première mesure à prendre pour remédier à un tel état de choses serait l'élaboration d'un plan destiné à recueillir toutes les données essentielles à la connaissance des idiomes indigènes, établissement de dictionnaires, grammaires, alphabets phonétiques, etc. Toute étude des croyances, usages et coutumes dépendra de la connaissance des différents langages indigènes et ce n'est qu'à l'aide de ceux-ci que pourra être donnée toute instruction de base, aussi bien technique, sociale que culturelle.

Il est donc évident que l'étude des langues indigènes constitue une des mesures essentielles et primordiales à être prises. Une telle étude ne peut être réalisée de façon empirique mais doit répondre à un plan nettement mûri et mené à bien de façon scientifique et rationnelle. Heureusement, une expérience en la matière existe, des méthodes sûres ont été mises au point et perfectionnées par l'usage; de ce côté au moins il n'existe pas de problème quant à la façon de procéder ni de doute quant à l'efficacité des méthodes à employer.

Croyances religieuses et mentalité primitive.— La seconde difficulté à surmonter résidera dans la nécessité de gagner la confiance des populations en cause, unique moyen de réussir à connaître réellement leur pensée véritable, leur façon de sentir et de voir. Il est toujours extrêmement difficile de pénétrer les croyances des peuples primitifs, d'obtenir qu'ils livrent aux civilisés leurs conceptions et leurs croyances secrètes. Cette difficulté provient en partie de la répulsion instinctive de tout être à livrer ses croyances intimes et profondes, de la méfiance justifiée à l'égard de l'étranger, et très souvent des croyances elles-mêmes, car de leur parfaite connaissance peut dériver l'acquisition par l'étranger de moyens de pression ou d'action magique, mystique et autre, sur celui qui les livre. C'est un cercle vicieux dont il est souvent impossible de sortir. Il faut, en outre, si nous admettons que le primitif livrera sans réticence toute la vérité sur ses croyances, il faut, disons-nous, reconnaître en toute honnêteté que nous serons alors dans l'obligation de nous méfier de notre façon de comprendre et d'interpréter ce qui nous aura été dit. Si l'on songe aux malentendus qui peuvent surgir entre êtres parlant la même langue, du même degré de culture et de même civilisation, sur des sujets infiniment plus simples, on réalisera les difficultés qui se présentent dans le cas qui nous préoccupe.

Une fois acquise la connaissance des croyances religieuses, des us et coutumes, des traditions des populations sylvoicoles, et en admettant que nous interprétions correctement ces connaissances, il faudra déterminer quels sont les éléments de ces croyances, coutumes et traditions qui constituent réellement une entrave à l'évolution de la société étudiée, et quelles seront les conséquences secondaires que pourra entraîner une modification éventuelle des éléments déterminés de ces coutumes. En effet, il est extrêmement important d'agir avec la plus grande prudence car la modification d'un des facteurs peut se révéler bénéfique dans un but strictement limité mais, d'autre part, absolument néfaste quant à ses conséquences dans un autre domaine. Nous transcrivons ici l'opinion de l'Unesco qui illustre pleinement ce danger:

"En règle générale, au contact de la civilisation les régions les moins développées du monde ont vu se relâcher les disciplines et les sanctions spirituelles et morales qui jouaient un rôle vital et essentiel dans la vie de l'individu et de la collectivité, en ce sens qu'elles leur donnaient une orientation et un but. Sou-



vent l'éducation venue du dehors a facilité cette désintégration en faisant table rase de ce que les éducateurs considéraient comme des superstitions primitives et des croyances irrationnelles". (1)

Il s'agira ensuite de déterminer la façon d'agir en vue de modifier ces facteurs et là également la prudence s'impose. Il semble que la meilleure façon de procéder soit encore d'essayer d'agir par l'intermédiaire des chefs de tribus et des shamans. Modifier ces facteurs par l'introduction de croyances religieuses étrangères ne semble pas recommandable, preuve en sont les graves conséquences qui en ont résulté pour de nombreux peuples. Nous citerons encore, à l'appui de notre opinion, le passage suivant puisé à la même source:

"En examinant sur le plan des valeurs le développement de l'éducation de base on constate que dans une grande mesure le progrès réalisé en matière d'éducation dans des régions insuffisamment développées du monde est dû à l'activité des missions religieuses; et pourtant il n'est malheureusement pas moins certain qu'une bonne partie des états de tension, des inadaptations et des incompréhensions qui existent entre groupes et entre individus est le fruit de l'intolérance religieuse et idéologique." (2)

Le problème consiste à ne pas combattre, à ne pas supprimer des coutumes, croyances ou rites d'un peuple aussi longtemps que l'on ne sera pas en mesure de les remplacer par d'autres (même à titre transitoire) plus valables et aussi bien adaptées à la mentalité et à la culture de ce peuple. Il semble que toute action en ce sens doive être exercée d'abord sur les adultes et non pas uniquement et principalement sur les enfants, contrairement à ce qui a été pratiqué la plupart du temps.

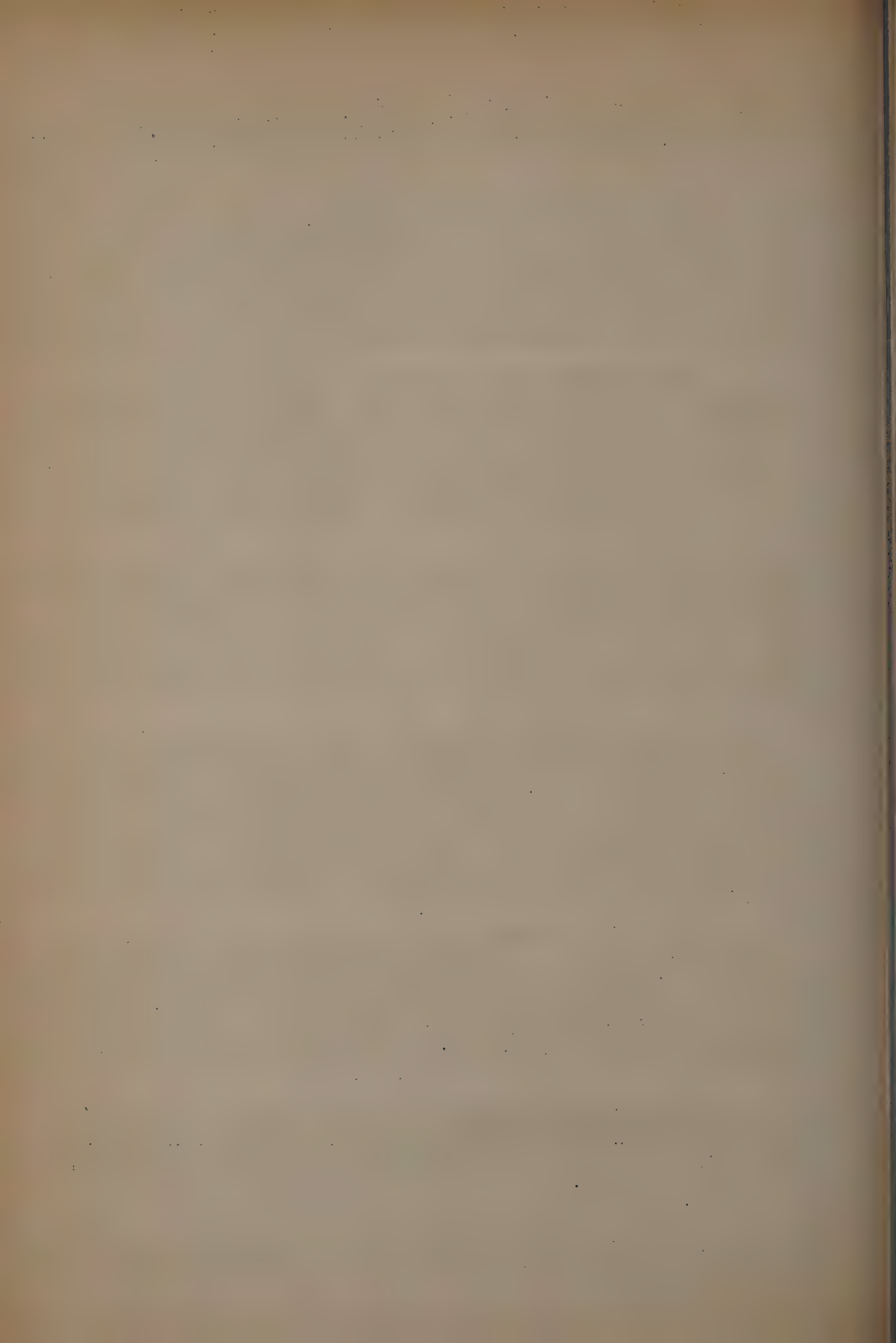
"Le désir qu'ont les missionnaires de convertir les enfants à une religion nouvelle pendant que ces jeunes âmes sont si impressionnables doit être tempéré par le sentiment du déséquilibre qui se produit inévitablement lorsque les enfants sont élevés dans le mépris des croyances de leurs parents. Si la conversion religieuse doit constituer l'un des objectifs de l'éducation, elle doit s'attaquer tout d'abord aux adultes; on évitera ainsi que les idées acquises par les enfants à l'école entrent en conflit avec celles de leurs parents." (2)

Les valeurs morales existantes, et il en existe, devront être conservées. Seules les pratiques inhumaines et contraires aux principes de la morale élémentaire telle qu'elle est comprise par la civilisation occidentale pourront être modifiées. Il faudra en effet donner à ces populations une notion plus exacte de la valeur et de la dignité de la vie humaine, sans pour cela en faire des créatures humiliées, résignées et amorphes, ni leur inculquer la notion de désespérance.

Organisation sociale. - En ce qui concerne l'organisation sociale, il est également indispensable de procéder, dans chaque cas, à une étude approfondie et d'établir quels sont les facteurs qu'il est souhaitable de modifier, en quelle mesure et de quelle façon.

Nous avons signalé, dans notre étude précédente, l'empire

(1) "L'Education de base. Description et programme". UNESCO, Paris 1950, page 54.
 (2) Ibid. - page 55.



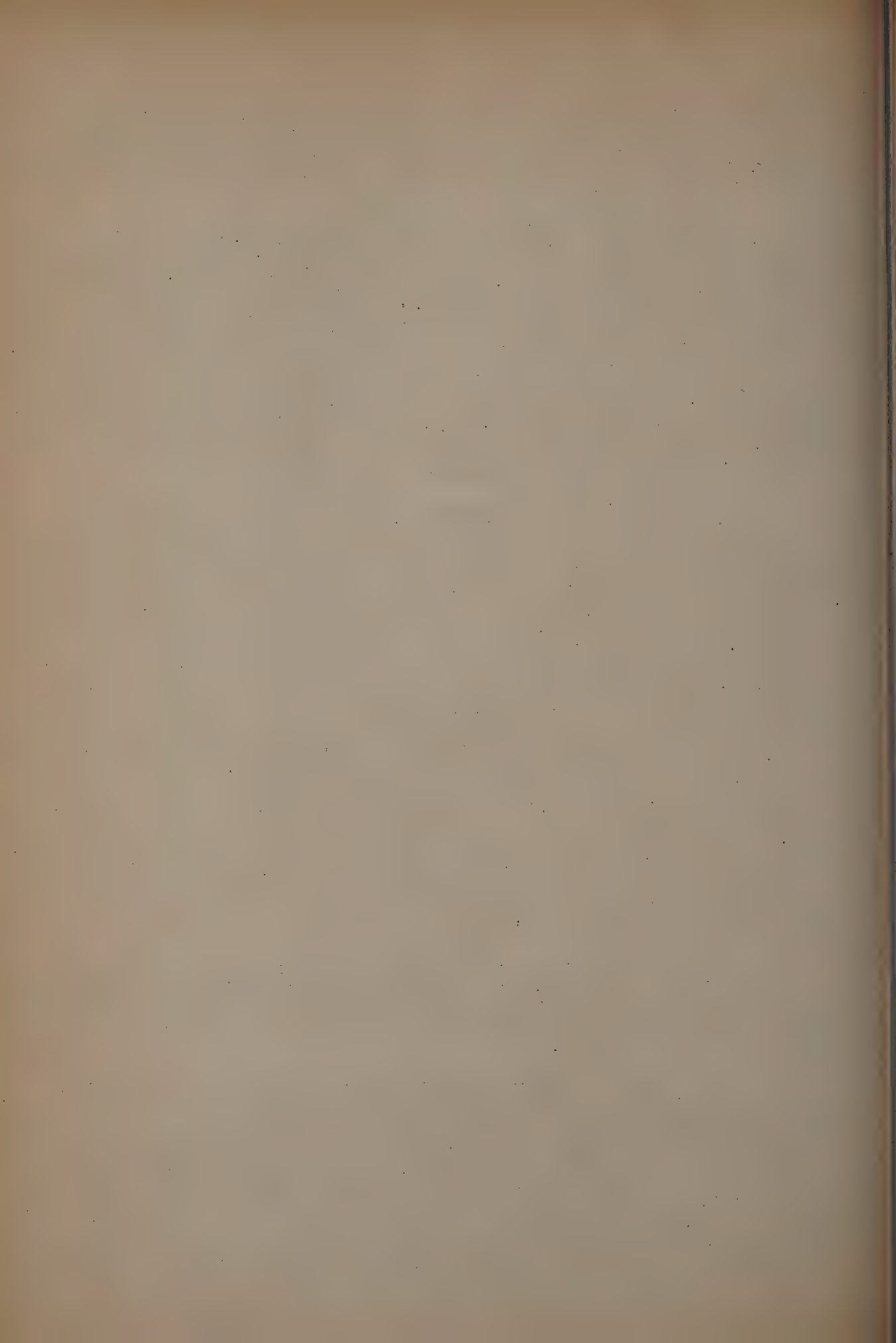
exercé sur l'individu par la tribu, le clan et les croyances qui s'y rapportent et le fait que celui-ci n'existe qu'en fonction de la collectivité. On se souviendra que dans la société amérindienne sylvicole deux personnages exercent un pouvoir supérieur et déterminant sur la tribu: le chef et le shaman.

Le pouvoir exercé par le premier est plus patriarcal que celui d'un chef dans une société plus évoluée. Il n'en reste pas moins que ce pouvoir est réel et solidement établi par la tradition. Il sera aussi dangereux qu'absurde de se heurter au pouvoir du chef et pour notre part nous croyons qu'il faut à tout prix essayer d'influencer sur lui et l'amener à collaborer à toute action que l'on dési-rera entreprendre. Détruire le prestige du chef, affaiblir son autorité ou essayer de le faire, serait une grave erreur car par quoi pourrait-on le remplacer qui puisse être aussi valable et efficace ? Outre l'hostilité pouvant aller jusqu'à la violence qu'un tel procédé suscitera la plupart du temps, on risquerait de se priver d'un des meilleurs instruments de progrès dont on puisse disposer et de plonger la tribu dans le chaos le plus complet.

Le fait même de la subordination absolue de l'individu à la collectivité, de l'autorité du chef et du père sur la vie tribale, peut constituer un instrument efficace lors de toute action destinée à modifier leurs conditions de vie. Nous ne pensons pas qu'il soit utile et nécessaire, en tout cas au cours des premières étapes, de favoriser ou de provoquer l'émancipation de l'individu aux dépens de l'esprit tribal et de la cohésion qu'il confère à la société primitive. En effet, nous croyons que cet esprit peut et doit être utilisé en faveur d'une action tendant à la modification de la société et des conditions de vie des sylvicoles. Leur habitude d'agir d'une façon collective, la conception de la propriété collective des terres, si elles sont rationnellement dirigées, peuvent faciliter énormément l'évolution dans laquelle on prétend les engager. Il faut essayer d'utiliser, dans la mesure du possible, les facteurs mêmes qui semblent devoir constituer les principaux obstacles à une action évolutive. Le développement de l'individualité au bénéfice de la collectivité ne devra être entrepris qu'à une étape ultérieure; au demeurant, nous pensons que l'individualisme aura tendance à se manifester spontanément, au fur et à mesure de l'évolution, et le problème qui se présentera alors consistera à veiller à ce que cet individualisme se développe normalement et ne devienne pas une cause de désagrégation sociale et d'anarchie.

En ce qui concerne le second personnage mentionné, le shaman, on ne saurait trop insister sur la nécessité d'obtenir sa collaboration pour toute action, quelle qu'elle soit, au sein des tribus. Même la coopération du chef s'avèrerait aléatoire si celle du shaman n'était pas obtenue.

Le rôle joué par le shaman dans les sociétés primitives, par conséquent parmi les tribus amérindiennes sylvicoles, ne saurait être surestimé; il est en effet extrêmement grand car, ne l'oublions pas, toute la vie indienne est dirigée, contrôlée, inspirée dans ses plus infimes détails par les croyances religieuses dont il est le prêtre et l'interprète. Il convient de se méfier au plus haut point de l'affirmation de certains explorateurs, ou même de certains ethnologues, quand ils prétendent que, dans une tribu déterminée, l'influence du shaman est faible, voire nulle; même, nous pourrions dire surtout, quand celle-ci semble apparemment négligeable et que les attitudes ou les dires démontrent que l'Indien ne croit guère dans



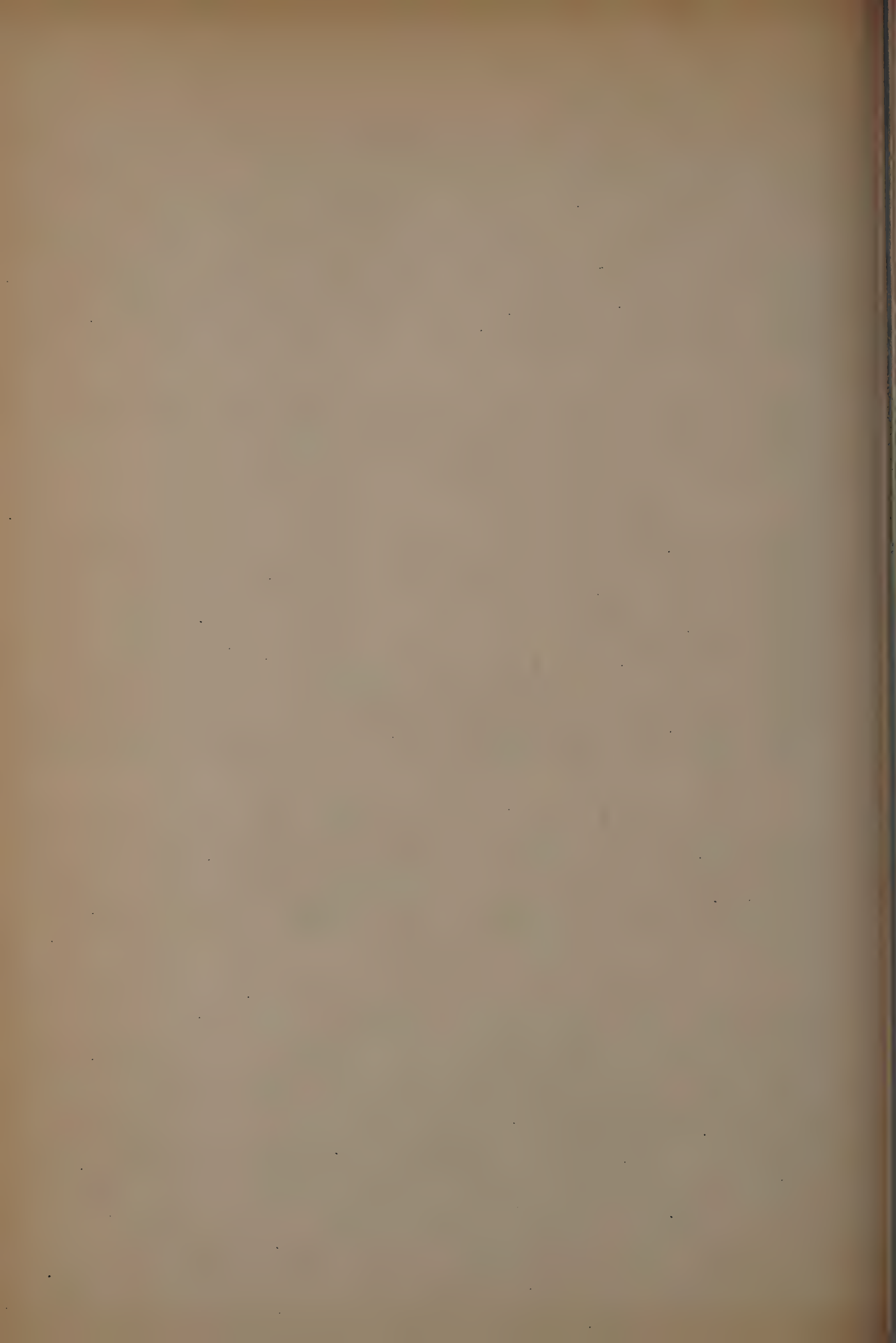
les pouvoirs du shaman, cela ne correspond pas, la plupart du temps, à la réalité. Une attitude d'incroyance, de doute ou de mépris d'un Indien envers les pouvoirs du shaman peut être d'ordre personnel et dictée par des raisons de jalousie, d'inimitié ou autre, et ne pas traduire le sentiment de la majorité de la tribu. Or, on ne doit pas agir par l'intermédiaire d'un cas individuel sur une collectivité. D'autre part, cette attitude peut, même si elle est collective, être commandée soit par une volonté bien déterminée de cacher à un étranger les véritables croyances de la tribu, soit pour détourner son attention de la personne en quelque sorte sacrée du shaman, soit encore pour flatter l'étranger (certainement shaman lui-même) dans le but d'en tirer avantage, de ne pas le contrarier ou de mettre sa puissance à l'épreuve.

L'hostilité du shaman sera certainement déterminante et empêchera toute possibilité de réussite. Il convient donc de l'éviter à tout prix et de tâcher par tous les moyens de faire de ce personnage un allié et un collaborateur. Dans le cas le moins favorable, sa collaboration représentera un gain de temps considérable.

Il est un problème que nous n'avons pas abordé dans notre étude précédente car il ne constitue pas en soi, à proprement parler, un facteur s'opposant à l'évolution des populations amérindiennes sylvicoles; il n'en est pas moins vrai que sa solution est indispensable et qu'elle se heurtera aux conceptions religieuses. Nous voulons parler de l'hygiène et de la santé, et des mesures qui doivent être étudiées et prises en vue d'améliorer les conditions existant dans ce domaine. Il ne passera par l'esprit de personne de nier qu'une action dans ce sens soit primordiale car d'elle dépend en une large mesure la perpétuation des populations en cause. Tout plan, pour élémentaire qu'il soit, doit en tenir compte. Pour cela, une étude préalable et approfondie des conditions climatiques d'hygiène et de santé doit être entreprise dans les principales zones de concentration aborigène.

Le fait que l'Amérindien sylvicole considère la maladie comme découlant d'une action magique, d'une violation de tabous, etc., compliquera singulièrement la tâche de ceux qui devront agir en vue d'établir ou de maintenir un état sanitaire satisfaisant ou de dispenser les soins médicaux à un quelconque individu de la tribu. Dans ce dernier cas, les médecins courront encore le risque, en cas de mort du patient, d'en être rendus responsables, avec toutes les conséquences que cela peut entraîner.

Il est vrai que, par ailleurs, la médecine pourra bénéficier en partie de la conception de magie dont elle est partie intégrante chez ces populations. La médecine présentée en tant que magie supérieure à celle des Amérindiens sera peut-être un moyen susceptible de faciliter la tâche des médecins, mais c'est là une arme à double tranchant. Les soins médicaux devront être donnés avec le consentement du shaman, en partie à travers lui, et dès que possible, il sera nécessaire d'associer l'aborigène à toute action médicale ou d'hygiène générale, en lui confiant des tâches secondaires, en lui enseignant les soins élémentaires à donner en tant qu'infirmier. Il y aura intérêt à laisser agir le shaman en tant que médecin-magicien, par ses incantations, lors de l'application d'un traitement à un patient; au début, cela facilitera la tâche des médecins et - certaines conditions d'hygiène observées - ne présentera aucun danger et tendra même à renforcer psychologiquement l'action médicale. D'autre part, une telle façon de procéder assurera la bonne volonté du shaman qui ne se sentira pas frustré dans ses attributions ni diminué dans son prestige et son importance aux yeux de la tribu.



Chez les tribus pratiquant des "rites de passage", on pourrait essayer de modifier ces derniers et en remplacer notamment certaines épreuves, telles que les morsûres de fourmis infligées au postulant, par des traitements prophylactiques, des vaccins. Quand on se heurtera à des coutumes ou à des rites religieux incompatibles avec les principes élémentaires d'humanité, avec le respect de la valeur de la vie humaine ou de nature à paralyser toute évolution dans le sens désiré, il conviendra d'étudier la possibilité d'y introduire des modifications susceptibles d'en corriger la portée pratique tout en respectant les croyances qui les dictent. En d'autres termes, il faudra prévoir des "rites de substitution" qui soient de nature à donner satisfaction à une coutume ou une croyance déterminée sans heurter des convictions religieuses tout en étant compatible avec la morale et les règles d'humanité de nos conceptions occidentales. On devra également essayer d'introduire dans les rites religieux, coutumes et pratiques, des éléments susceptibles d'être bénéfiques aux populations autochtones sylvicoles, toujours en tenant compte de leur façon de sentir et de voir et sans jamais entrer en conflit avec leurs croyances religieuses.

S'il est certain que l'organisation sociale des populations sylvicoles constitue, avec les croyances religieuses auxquelles elle est intimement reliée, un des facteurs qui contribuent le plus à entraîner une évolution de ces sociétés, il n'en reste pas moins qu'elle peut également être utilisée de façon efficace dans un sens favorable à l'évolution recherchée. Mais toute action dans ce sens devra s'entourer de garanties et s'exercer avec prudence; on court le risque, en introduisant des éléments nouveaux ou en détruisant ceux existant, d'ancrer toute structure sociale, de briser toute cohésion au sein des tribus. Les conséquences qu'un tel phénomène entraînerait sont par trop catastrophiques pour l'existence même de l'indigène, tant du point de vue individuel que collectif, que l'on ne saurait prendre trop de précautions. A aucun moment, il ne faut perdre de vue l'importance fondamentale et vitale du lien tribal qui ne doit et ne peut être affaibli sans que l'on aie la certitude absolue de pouvoir le remplacer par quelque chose d'aussi fort, d'aussi essentiel et d'aussi perceptible à l'autochtone.

La complexité des différents problèmes posés par les populations autochtones sylvicoles semble pour certains devoir se réduire uniquement en une question d'éducation, ou pour employer la formule consacrée, d'éducation de base. Il est certes indiscutable qu'une fois le problème de l'éducation de base résolu, un grand pas aura été franchi, mais il n'est pas moins certain qu'un plan d'éducation de base, pour excellent qu'il puisse être, ne résoudra pas à lui seul le problème de ces populations. Nous nous réservons de revenir sur ce sujet dans une autre étude.

Pour conclure, nous aimerions signaler le rôle important, disons même déterminant, qu'est appelée à jouer l'anthropologie culturelle dans la solution des problèmes que nous venons d'agiter brièvement. En effet, c'est là le terrain presque exclusif de l'anthropologue culturel qui, seul, peut conseiller et guider les autorités chargées de ces questions et réaliser de façon rationnelle les études préliminaires indispensables qui doivent précéder tout plan et toute action en ce domaine.



B I O G R A P H I E S

Un Américaniste genevois du XIXe siècle:

Frédéric Henry Louis de Saussure (1829-1905).

par M. René NAVILLE.

Petit-fils d'Horace Bénédict de Saussure, Frédéric Henry Louis de Saussure est né à Genève le 27 décembre 1829. Il fit ses premières classes dans le célèbre institut de Fellenberg à Hofwyl, canton de Berne. Ainsi que l'a relevé A. de Claparède dans sa notice biographique consacrée à cet illustre compatriote "cet établissement lui inculqua le goût de la nature, de la vie en plein air, des exercices physiques auxquels il est demeuré toujours fidèle".

Entré à l'Académie de Genève, il s'orienta sous la direction de Jules Pictet de la Rive vers l'étude de l'entomologie, science qui dominera toute son activité future et trouvera son couronnement dans la publication de sa grande monographie sur les guêpes solitaires. C'est en 1854 que Henry de Saussure partit en compagnie de son ami Henri Peyrot pour le Mexique et les Antilles, région qu'il explorera deux ans durant. Son séjour au Mexique le conduira, en marge de ses travaux d'histoire naturelle consacrés aux insectes, à la faune, à l'hydrologie et aux volcans, à s'occuper également d'archéologie. C'est ainsi qu'il nous a laissé une description des ruines d'une ancienne ville mexicaine (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1858). Il découvrit également et releva le plan d'un temple à Tihuanatlan qui fit l'objet d'une communication au XIe Congrès de la Société suisse de Géographie (Globe XXXV bul.).

D'autre part, dans le village de Puebla, il découvrit et copia un ancien manuscrit mixtèque qui plus tard, en octobre 1888, fut acquis par l'américaniste allemand Philippe Becker. Ce manuscrit est actuellement conservé au Musée d'Histoire naturelle de Vienne. La copie exécutée par de Saussure fut publiée à Genève en 1892 sous le titre de "Manuscrit du Cacique". W. Lehman (Les peintures mixteco-zapotèques, Paris 1915) relève que le savant genevois en avait donné une interprétation quelque peu fantaisiste. "Le contenu, écrit-il, est religieux et non mythologique. On ne doit pas y chercher l'histoire d'un cacique fabuleux. Ce document semble être un fragment dont la suite serait peut-être le Codex Colombianus son proche parent (Codex Becker No.2), également originaire de Puebla. Hamy (Comparaison avec d'autres codex zapotèques et manuscrits d'A-nahuac) y voit de son côté une sorte de rituel de plusieurs cérémonies comme celles représentant la préparation du feu nouveau.

De Saussure prit une part très active au Congrès international des Américanistes tenu à Madrid en septembre 1881. Il rédigea à la suite de cette manifestation un important mémoire paru dans le "Globe" (XXIe tome). Au cours de cette réunion, il combattit notamment les conclusions de deux délégués, MM. de Castro et Ferrer qui, se basant sur la présence de restes fossiles humains, du Megalonyx et de défenses d'hippopotames dans l'île de Cuba, soutenaient que cette dernière avait dû être réunie au continent à l'époque quaternaire. Selon le savant genevois, Cuba avait au contraire continué à se soulever depuis une époque fort ancienne et

encore pendant l'ère quaternaire. La présence des fossiles indiqués ne pouvaient donc, selon lui, être une preuve absolue de la connexion de l'île avec le continent à l'époque quaternaire, "car souvent tel fossile qui dans tel pays appartient à un étage peut être plus ancien dans tel autre". "D'autre part, ajoutait-il, la faune actuelle de Cuba offre des particularités qui semblent indiquer une séparation depuis la fin de l'ère tertiaire". Il citait notamment le genre de mammifères *Capromys* et le genre *Selonodon*, types qui sont spéciaux à Cuba et qui ne se retrouvent pas sur le continent, tandis qu'au contraire des animaux vulgaires sur le continent tels que les crotales et autres serpents venimeux n'existent pas à Cuba.

Les conclusions rédigées par de Saussure à l'issue de ce Congrès ont gardé aujourd'hui encore, après plus de 70 ans, toute leur actualité: "Ce qui nous paraît ressortir le plus clairement des débats auxquels nous avons assisté, écrit-il, c'est que pour le moment la tâche des Américanistes est avant tout de réunir des matériaux, d'exhumer les documents qui existent encore, de recueillir les débris des antiques civilisations du nouveau monde, de sauver en un mot tout ce qu'il est encore temps de sauver en laissant à nos successeurs le soin d'arriver aux vues générales et de tirer des conclusions qui seraient aujourd'hui prématurées. Actuellement, nous ne sommes qu'à l'aurore des sciences américanistes. Les faits connus sont en trop petit nombre pour permettre de généraliser et de bâtir des théories. Sous ce rapport le Congrès a fait du bon ouvrage en dissipant la légende de l'émigration juive en Amérique, et en élevant des doutes sur la solidité de certaines hypothèses relatives aux langues d'Amérique".

Dans ce même mémoire, de Saussure rend compte d'une exposition de botanique et d'archéologie américaines organisée à l'occasion du Congrès de Madrid. En ce qui concerne la première il fait une remarque qui présente pour nous un certain intérêt. Parlant de l'herbier de Joseph Mocino, qui rapporta en 1804 du Mexique une collection de 1400 dessins illustrant des végétaux de la flore de ce pays alors fort peu connue, de Saussure relève que ces croquis furent remis en 1816 à Pyramus de Candolle pour en faire le texte explicatif. En 1817, Mocino demanda le renvoi immédiat de ces dessins. De Candolle qui était loin d'avoir terminé son travail et surpris par ce brusque contretemps, grâce au concours de cent dames de Genève put réaliser le tour de force d'obtenir la copie de 1376 de ces dessins et conserver ainsi un double de ce précieux document. Ce fut à cette circonstance qu'il dut de sauver le fruit d'une partie des travaux de Mocino et de pouvoir décrire un grand nombre de plantes mexicaines dont 279 espèces furent par la suite publiées dans le *Prodomus* cependant que plusieurs calques étaient distribués par ses soins dans les premières galeries de l'Europe.

Il y a lieu de rappeler ici que de Saussure, qui était un alpiniste distingué et fut l'un des membres fondateurs du Club alpin suisse, gravit au Mexique le pic Crozaba et le Popocatepetl, ascensions dont il nous a laissé une relation dans les Archives des Sciences physiques et naturelles de Genève (1858).

Il fut aussi avec Henry de Beaumont l'un des fondateurs de la Société de Géographie. C'est dans le bulletin de cette association qu'il publia entre autres son fameux mémoire sur l'hydrologie du Mexique ainsi que d'importantes études vulcanologiques qui sont les premières qui aient été réalisées touchant cette région. Il fut également l'auteur d'une des premières cartes de ce pays, document qui fut à l'époque tellement apprécié que l'Etat major français le

fit reproduire à l'occasion de l'expédition française au Mexique.

Il se signala enfin par la publication de nombreux ouvrages et mémoires consacrés à l'entomologie américaine. Il nous suffira de mentionner ici les plus importants d'entre eux: Orthoptères de l'Amérique moyenne et mantidés américaines (1858); Fourmis mexicaines (1853); Crustacés et Myriapodes du Mexique (1858); Observations sur les mœurs de divers oiseaux du Mexique (1858). Ajoutons que de 1855 à 1856 le "Journal de Genève" a publié plusieurs lettres que de Saussure lui adressa lors de son voyage en Amérique centrale. Ces relations, qui sont fort allègrement et spirituellement écrites, nous donnent de précieux renseignements sur la vie politique mouvementée régnant alors à Cuba, à Haïti où, à la cour de l'empereur Soulouque, il approcha le duc de Limonde, Grand Pannetier, le duc Cul de Sac et autres notabilités, et au Mexique où il vécut les derniers jours de la dictature Santa Anna (v. Journal de Genève des 9, 16, 24 mars, 13 juin, 11, 15, 24 juillet, 24 octobre, 27 novembre, 7, 21 décembre 1855; 4, 11, 26 janvier, 13, 14, 16, 23 février, 4 mars, 9, 20, 22 avril 1856).

Rappelons en terminant que le souvenir de notre compatriote a été immortalisé en Amérique puisque son nom a été donné à l'une des mers de glace des montagnes de l'Alaska, évoquant ainsi avec les glaciers d'Agassiz, de Guyot, les monts Chaix et le parc Bandelier, la mémoire de cinq grands savants suisses dans le Nouveau Monde.

Bibliographie: op.cités.

Claparède A.de: Henry de Saussure. Notice. Genève 1905.
Journal de Genève, 2 mars 1905.

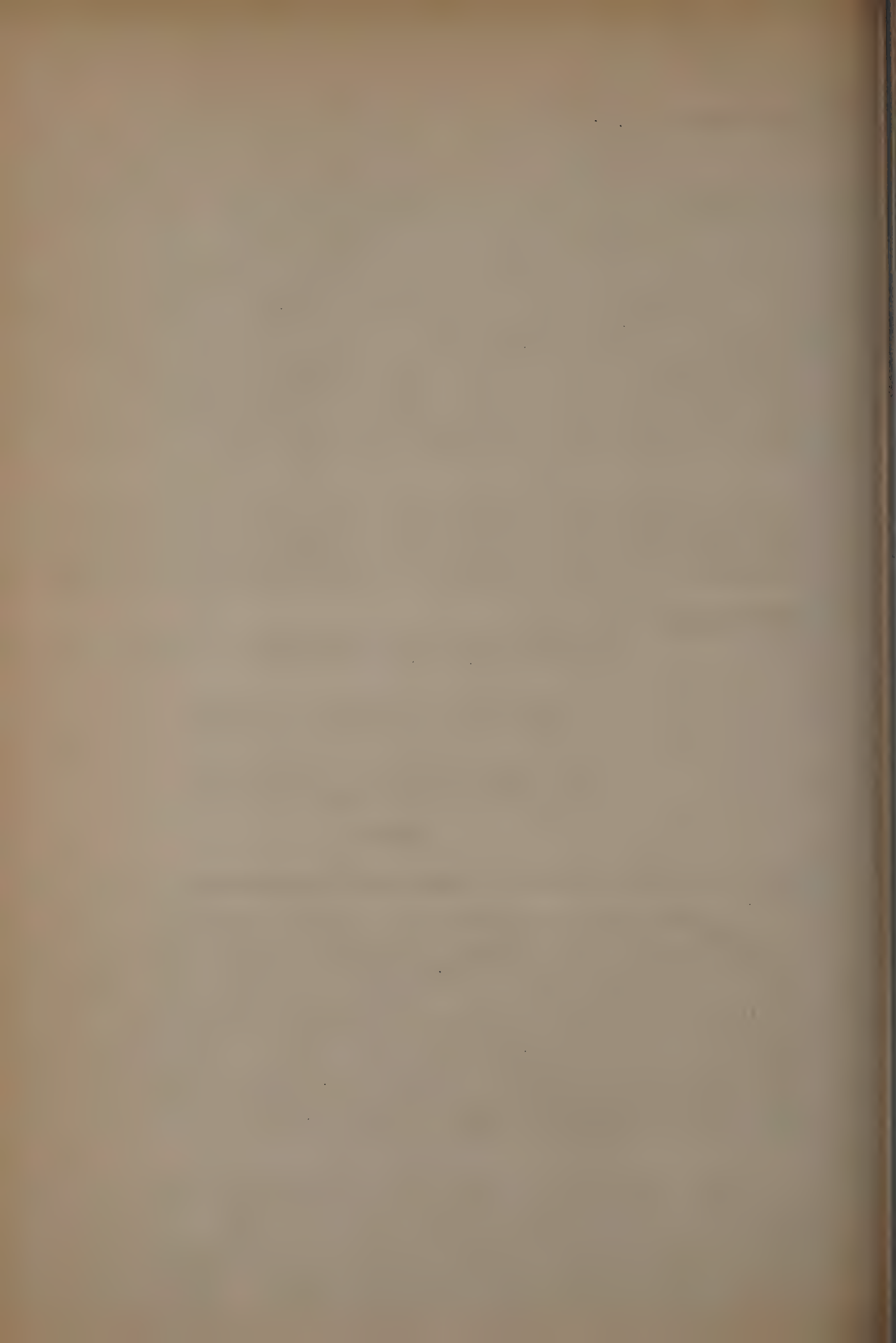
R E U N I O N S D ' E T U D E S

Résumés

Madame A.DUPONT-WILLEMIN: Impressions du Guatemala. (28 mai 1952)

D'une superficie triple de celle de la Suisse, le Guatemala est peuplé d'environ quatre millions d'habitants, dont la moitié sont de purs Indiens mayas-quichés, descendants directs de ces peuples qui, venus du Mexique, fondèrent près du lac Amatitlan, un empire tôt morcelé en plusieurs royaumes. Malgré la conquête espagnole de 1524, la libération créole de 1821, malgré 120 ans d'instabilité qui marquèrent la vie politique jusqu'en 1944, l'âme indienne est restée patiemment vivace et ce n'est pas un des moindres mérites de la relation de son récent voyage au Guatemala par Madame Dupont-Willemin, que d'avoir fait ressortir par quelques observations précises, la permanence de ceux qui, suivant la légende, sont nés de la grande semence divine, le maïs, l'eau et le sang.

Les églises et les cathédrales couvrent le pays de leur masse traitée en baroque. Ce style typiquement colonial est celui qui, du nord au sud, de San Francisco à Valdivia, jalonne l'Amérique espagnole. Compact, comme les règlements de la Chambre des Indes, lourd comme la main des vice-rois, il resplendit, mais extérieurement. L'Indien suit la messe, mais, en même temps, il poursuit silencieusement ses propres pratiques. Sur les marches des temples, il brûle des



branches de bois odoriférant et agite ses ostensoirs à encens. A l'intérieur des églises, il continue le culte ancestral et, agenouillé devant ses petites bougies allumées posées à même le sol, il récite ses prières autochtones dans sa langue toute en "atl". Ce culte du feu est toléré par l'Eglise. Quelques clichés de très grande classe évoquaient irrésistiblement des scènes de la fameuse bande d'Eisenstein, la fête des Morts au Mexique.

Malgré le luxe de ses hôtels, le modernisme presque cubiste des écoles modernes créées par un gouvernement progressiste à la tête duquel se trouve le président Arbenz Guzman, le fils d'un immigré suisse, malgré l'automobile et le goût hispanique pour les patios fleuris, nous sommes bien en pays indien. On pourrait chercher longtemps la statue de Don Pedro de Alvarado, qui conquiert le pays pour Cortez, mais l'effigie de Tecunuman, le dernier roi maya-qui-ché, est sculptée, avec celle de ses cinq prédécesseurs, sur le fronton d'une école pratique.

L'Indien continue à transporter ses charges à pied et par le bandeau pectoral ou frontal. Ses ancêtres ignoraient la roue et l'animal de travail: pourquoi les connaîtrait-il? Les femmes tissent encore de belles étoffes sur des métiers archaïques suivant des méthodes tout aussi anciennes. En quelques lieux, le sombre vêtement masculin indique immédiatement l'état civil, le rang social et la profession du porteur, souvenir actuel de l'ancienne hiérarchisation de la société indienne.

Alors que les villes coloniales dorment dans le souvenir d'un passé aboli, toute une vie indigène persiste. On consulte le médecin, mais on a surtout recours au guérisseur, qui détermine la maladie par la sève de "l'arbre de sang". Dans ce pays aux nombreux lacs, aux volcans souvent en travail, à la forêt vierge traversée par des rios hantés par des aigrettes et des perroquets, une vie archaïque se perpétue, sans calcul, tout simplement, ignorant l'avion, la vedette à moteur et le treillis moustiquaire.

CONFERENCES PUBLIQUES

23 avril 1952.

H. Georges BARBEY : 15000 kilomètres à travers l'Amérique centrale.

Au profit de la Société Auxiliaire du Musée d'Ethnographie de la ville de Genève et de la Société suisse des Américanistes, H. Georges Barbey a donné, en la salle de la Réformation, une conférence intitulée: 15000 km. à travers l'Amérique centrale (Les villes disparues - Paysages - La pêche de haute mer dans le Pacifique et l'Atlantique - Au cœur de la forêt vierge - Voyage en pirogue chez les Indiens Chocos - Dans les îles de la mer Caraïbe).

A Bâle, 6 juin 1952:

Dr. Hans DIETSCHY : Indianerleben in New Mexiko;
Eskimo als Jäger zur See.

En collaboration avec la "Geographisch-Ethnologische Gesellschaft".



C O M M U N I C A T I O N S

Le Dr. Alfonso CASO, de Mexico, nous écrit:

"En el Boletín de la Sociedad Suiza de Americanistas, septiembre de 1950, el señor Hans Dietschy al comentar una fecha en el pectoral encontrado en la Tumba 7 de Monte Albán, dice que no encuentra justificada mi opinión de que pudiera leerse las dos fechas de dicho pectoral en la siguiente forma: "El año 10 Viento del estilo zapoteco, corresponde al año 11 Casa del estilo mixteco". Y no está de acuerdo con ello porque según dice: "Presupone que los zapotecas y mixtecas principian su año, al igual que los aztecas, con el quinto mes (cuenta azteca). Solamente bajo tales condiciones podrían encontrarse los días de Año Nuevo de las dos series, dentro del calendario uno junto al otro".

"No veo cual es la razón por la que el señor Dietschy me atribuye esta suposición que de ningún modo he hecho. Para mí simplemente como el día 11 Casa (portador del año 11 Casa) sigue al día 10 Viento, (portador del año 10 Viento), me ha parecido que si un pueblo tenía los portadores Viento, Venado, Hierba y Movimiento, y cambiaba su calendario a un nuevo estilo que era el de otro pueblo qué iniciaba sus años con los días siguientes, que serían Casa, Conejo, Caña y Pedernal, como solamente había la diferencia de un día entre un cómputo y el siguiente, esta diferencia podría expresarse así: el año 10 Viento estilo antiguo, corresponde con el año 11 Casa estilo moderno."

"Esto es todo lo que yo digo, y de ningún modo he supuesto que zapotecas y mixtecas principien su año al igual que los aztecas, ni veo por que, solamente bajo tales condiciones, podrían encontrarse los días de Año Nuevo uno junto a otro. Es más, siempre están uno junto a otro, puesto que así están en el tonalpohualli."

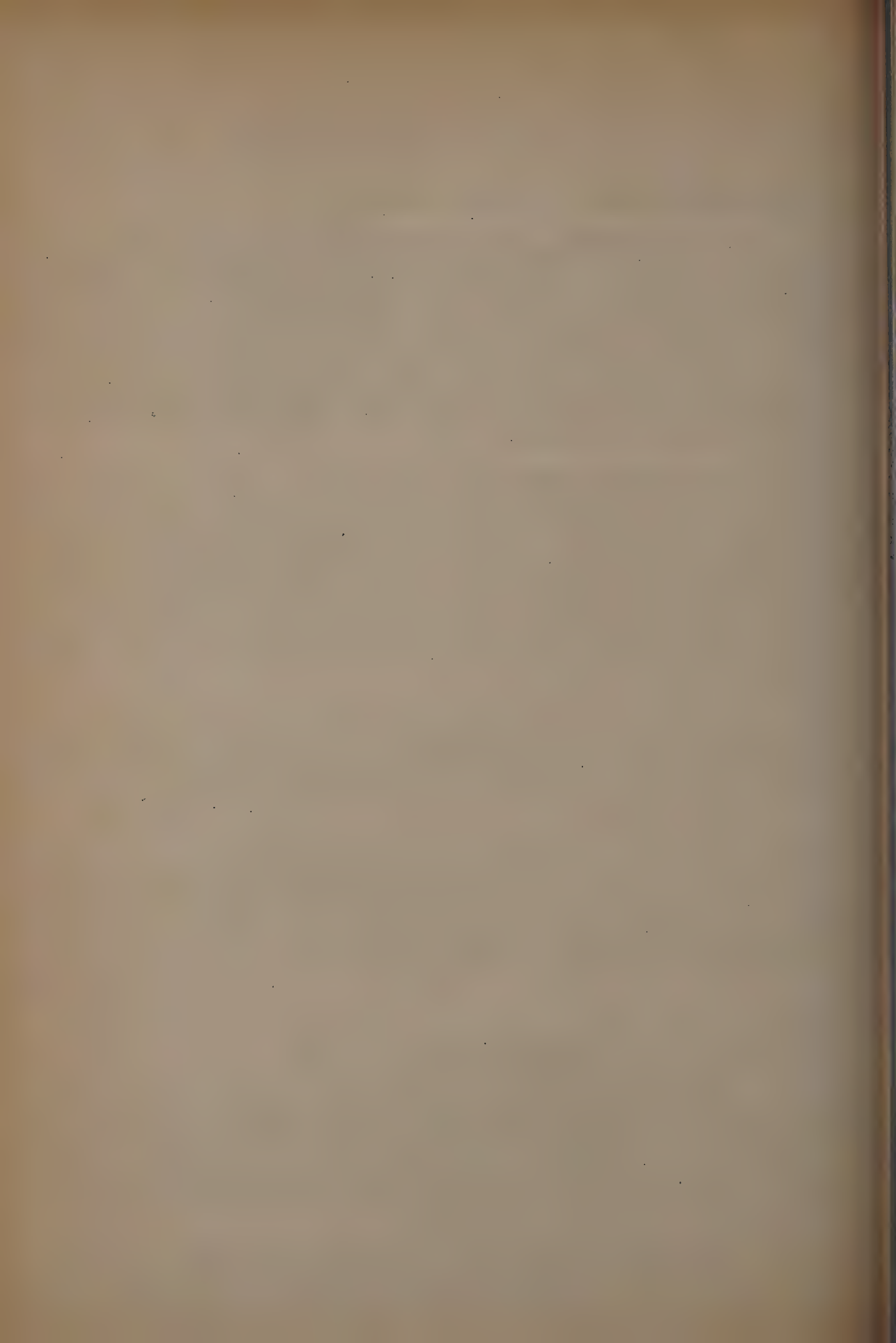
"Resumí los diferentes tipos de calendarios y portadores de años en mi estudio sobre Las Estelas Zapotecas (México, 1929) y en mi reciente estudio sobre la Explicación del Códex Vindobonensis, presento otro ejemplo de posible cambio entre el estilo antiguo y el moderno para nombrar a los años. Hay que ver también lo que sobre este asunto expuso el Prof. Wigberto Jiménez Moreno en su obra El Códice de Yanhuatlán (México, 1939)."

Dr. Alfonso CASO.

Voici la réponse du Dr. Hans DIETSCHY, de Bâle:

"Wenn ich in meiner Notiz über den zapotekischen Goldschmuck (Bull. 1, SSA, 1950) von einer Voraussetzung sprach, die Dr. Caso gemacht habe, so war damit ausdrücklich eine "stillschweigende", implizite gemeint - natürlich stand in seinem Artikel nichts davon. Zu meiner Feststellung kam ich freilich, ich muss es gestehen, meinerseits auf Grund einer solchen stillschweigenden Voraussetzung, und es wird gut sein, sie hier darzulegen."

"Ich nahm nämlich an, in den mesoamerikanischen Kalendern seien nicht nur die Tageszeichen und damit die Jahrträger übereinstimmend aufeinander gefolgt, sondern auch die Tagesziffern (und damit die Jahresziffern) seien bei den verschiedenen Völkern zur gleich-



chen Zeit dieselben gewesen. Dr.Caso muss aber dieselbe Voraussetzung machen. In seiner Stellungnahme sagt er, der Tag 11 Haus (Träger des Jahres 11 Haus) folge auf den Tag 10 Wind (Träger des Jahres 10 Wind), und setzt die Jahre 10 Wind bei den Zapoteken und 11 Haus bei den Mixteken als identisch, wenn man sie von der absoluten Chronologie aus betrachtet, als verschieden nur in der Bezeichnung durch zwei im Kalender aufeinanderfolgende Tage. Das heisst aber 1): im mesoamerikanischen Kalender (tonalpohualli) folgt nicht nur Haus auf Wind, sondern 11 auf 10 (eine Selbstverständlichkeit); 2) heisst es: nicht nur die Jahre Haus beim Volk A und Wind beim Volk B sind identisch, sondern auch die Jahre 11 beim Volk A und 10 beim Volk B."

"Diese Annahme stimmt jedoch, wie ich andeutete, einzig unter der Bedingung, dass die Völker A und B ihre Jahre mit demselben "Monat"(von 20 Tagen) beginnen. Denn wenn das Volk A seinen Neujahrstag am Tag 11 Haus (Stil A) feiert, das Volk B aber zum Beispiel einen "Monat" später, so ist auf Grund des Kalendersystems dieser Tag wohl ein Tag Wind (Stil B), aber nicht ein Tag 10 Wind, sondern ein Tag 4 Wind."

"Es tut mir leid, dass ich in meinem kleinen Beitrag diese logische Bedingung nicht klarer ausgeführt habe. Unnötigerweise zog ich damals übrigens die Azteken mit herein und verwischte damit das Argument. Ich hoffe, mein Einwand ist nun verständlich. Dr.Caso sprach schon 1932 und spricht auch jetzt wieder nicht nur davon, die Jahresdaten auf dem Goldschmuck bedeuteten "Jahr 10 Wind alten Stils = Jahr 11 Haus neuen Stils". Das ist genau das, was ich selber auch als Lösung vorschlage, wobei ich meinerseits auf einen entsprechenden Vorgang als Beispiel verweise. Ausdrücklich stellt er vielmehr die Gleichung auf: "Jahr 10 Wind zapotekischen Stils = Jahr 11 Haus mixtekischen Stils". Damit hätten die Zapoteken und die Mixteken zur Zeit des Goldschmucks ihr Jahr mit ein und demselben "Monat" begonnen, aber mit verschiedenen Jahrträgern."

"Meine erste Frage geht an Dr.Caso: war dies, nach dem, was man weiss, wirklich der Fall ?"

"Mir schien es unwahrscheinlich aus einem ganz besonderen Grund. Als ich vor Jahren den Lienzo de Tecamachalco ("Lienzo Vischer 1" in Museum für Völkerkunde in Basel mit den Anales de Tecamachalco (ed.Peñafiel) konfrontierte (Zur Entzifferung einer mexikanischen Bilderhandschrift, "Anthropos" XXXV-XXXVI, 1940-1941, 863-875), gelangte ich zu einer Korrelation 7 Wind (Lienzo) = 13 Haus (Anales) = 1557 (Anales). Der Lienzo wurde bisher auf Grund des malerischen Stils zur mixtekischen Gruppe der Manuskripte gerechnet. Ich konnte freilich zeigen, dass er, genau genommen, von Tecamachalco stammt, also aus einem Zentrum der Popoloca mit mixtekischer Dynastie (Cuetzpalteca). Seine Daten aber sind "zapotekischen" Stils, und die Jahresziffern würden, wenn die Korrelation richtig ist, besagen, dass in Tecamachalco das Jahr drei "Monate" später begonnen wurde als bei den Azteken. Da mir leider die von Dr.Caso genannten Arbeiten nicht zugänglich sind, kann ich die

"zweite Frage nicht selber nachprüfen: ob die Mixteken schon zur Zeit des Goldschmucks einwandfrei die "aztekische" Serie der Jahrträger besaßen, ob also die "zapotekische" Serie in Tecamachalco zur Zeit der Konquista vielleicht zapotekischen und nicht mixtekischen Ursprungs war."



"Ich bin dem verehrten Meister der mexikanischen Altertums-
kunde auf alle Fälle dankbar, dass er das Gespräch aufgenommen hat,
und ich hoffe, dass es nicht schon wieder abbrechen wird.

Dr.Hans DIETSCHY.

* * * * *

Le Dr.Arnold ITH, de Zurich,

nous prie d'apporter les modifications suivantes au texte
du compte-rendu paru dans notre dernier Bulletin concernant sa con-
férence "La civilisation maya à travers ses codex":

Troisième alinéa: supprimer "ce qui peut modifier sensible-
ment les conceptions relatives au peuplement de l'Amérique, ce
vieillissement impliquant un long séjour sur place de peuples pri-
mitifs avant la création des sciences mathématiques".

Quatrième alinéa: le remplacer par "La partie la plus im-
portante de cette communication fut une démonstration de lecture de
quelques groupes d'hiéroglyphes du Codex Dresdensis qui traitent du
dieu Chac ou dieu de la pluie. M.Ith a parlé aussi du Codex Tro-
Cortesianus qui semble être une sorte de calendrier agricole. Les
Codices maya étaient des manuels secrets à l'usage du clergé et
seuls les prêtres savaient se servir d'eux. Le contenu dissimulé de
ces textes se complique par le fait que le sens de la plupart des
signes peut varier. Ainsi M.Ith a donné au signe-de-jour "Kan" les
sens: "abondance", "force", "force exubérante", au signe de "nuit"
également les significations "intérieur de la terre", "giron mater-
nel", et le signe "nuage" peut aussi bien dire: "lier", "être en-
semble", "être ami de", "se rencontrer".

* * * * *

OUVRAGES RECUS

Americas - published by Pan American Union, Washington -
 Vol.3, No.12 - Vol.4, No. 3 - Vol.4, No. 6
 Vol.4, No. 1 - Vol.4, No. 4 - Vol.4, No. 7
 Vol.4, No. 2 - Vol.4, No. 5 - Vol.4, No. 8

América Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.XII, No.2, Abril de 1952.
 Vol.XII, No.3, Julio de 1952.

Anais do IV Congresso de História Nacional (21-28 abril de 1949).
 Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, Rio 1951.

Anais do Museu Histórico Nacional. Vol.VI, 1945. São Paulo 1950.

Anales de la Academia Chilena de Ciencias Naturales - Revista Universitaria, Universidad Católica de Chile, Santiago.
 Año XXXIII, No.13, 1948 - Año XXXV, No.15, 1950.
 Año XXXIV, No.14, 1949 - Año XXXVI, No.16, 1951.

Annual Report 1951, The School of American Research of the Archaeological Institute of America, Santa Fé, New Mexico.
 List of publications, July 1951.
 Recents publications, 1952.

Correo Literário - Arte y Letras Hispanoamericanas, Año III, Madrid.
 Nos.43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51.

Cuadernos Hispanoamericanos - Revista mensual de cultura hispánica.
 No.28, Abril de 1952 - No.30, Junio de 1952.
 No.29, Mayo de 1952 - No.31, Julio de 1952.

El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico.
 Santa Fé. Vol.59, No.3 - Vol.59, No.5 - Vol.59, No.7
 Vol.59, No.4 - Vol.59, No.6

Mundo Hispánico - Año V, Madrid. No.48, Marzo de 1952.
 No.49, Abril de 1952.
 No.50-51, mayo-junio de 1952.

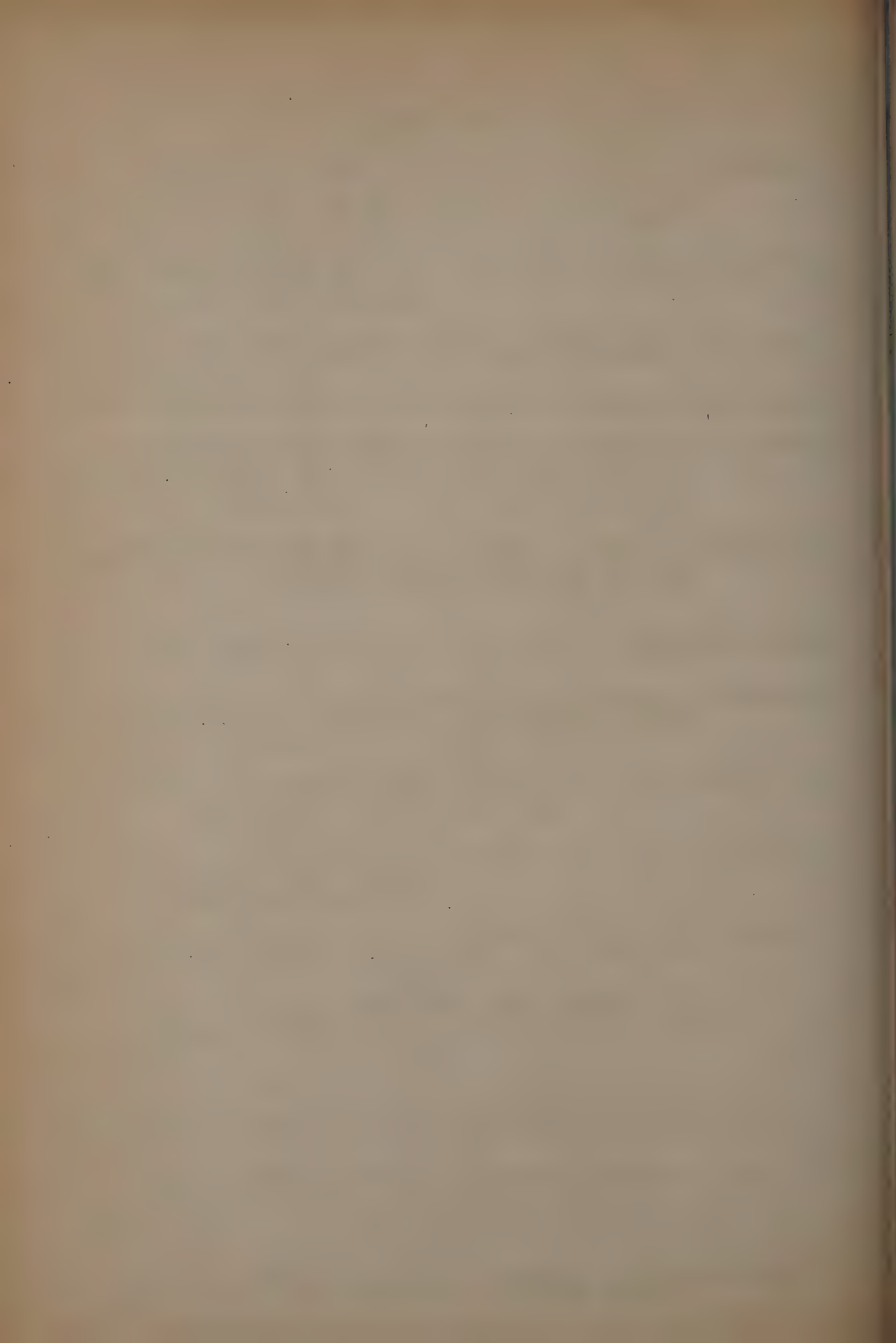
Paideuma - Mitteilungen zur Kulturkunde, Frobenius-Institut, Frankfurt a.M. Band V - Juni 1952 - Heft 4.

Revista Chilena de Historia y Geografia - Sociedad Chilena de Historia y Geografia. No.115 - Enero-Junio 1950.
 No.116 - Julio-Diciembre 1950.
 No.117 - Enero-Junio 1951.
 No.118 - Julio-Diciembre 1951.

Revista de Historia de América - Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Tacubaya. No.32, Diciembre de 1951.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro -
 Vol.203, abril-junho 1949, Rio de Janeiro 1951.
 Vol.204, julho-septembro 1949, Rio de Janeiro 1951.
 Vol.205, outubro-dezembro 1949, Rio de Janeiro 1952.

Revista Nacional de Cultura - Ministério de Educación Nacional, Caracas. Año XIII - No.89, Noviembre-Diciembre de 1951.



Runa, Archivo para las Ciencias del Hombre - Volumen IV -
Partes 1-2, Buenos Aires 1951.

Tricolor - Repertório Infantil Venezolano. Revista mensal editada por el Ministerio de Educación Nacional, Caracas.
No.35, enero de 1952. - No.38, abril de 1952.
No.36, febrero de 1952. - No.39, mayo de 1952.
No.37, marzo de 1952. - No.40, junio de 1952.

* * *

Boletim do Museu Nacional - Nova Série, Antropologia, Rio de Janeiro.
No.12, outubro de 1951 - No.13, abril de 1952.

Boletín de la Academia Chilena de la Historia - Santiago de Chile.
Año XVII, No.42, 1950. - Año XVIII, No.44, 1951.
Año XVII, No.43, 1950. - Año XVIII, No.45, 1951.

Boletín Bibliográfico de Antropología Americana - Instituto Panamericano de Geografía e Historia, México 1952.
Tomo XIV, 1951, Parte Primera - Parte Segunda.

Boletín Indigenista - Órgano trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, México. Vol.XII, No.1, Marzo de 1952.
Vol.XII, No.2, Junio de 1952.

Boletín del Museo Nacional de Historia Natural - Santiago de Chile.
Tomo XXIV (1948-1949).

Bulletin of the University Museum - Philadelphia.
Volume 16, Number 4, June 1952.

Tlatoani - Boletín de la Sociedad de Alumnos de la Escuela Nacional de Antropología e Historia, México D.F.
Vol.I, No.1, Enero de 1952 - Vol.I, No.2, Marzo-Abril 52.

* * *

ALVARADO Pedro - Quauhtemallan und Cuicatlan. Band 18, Ibero-Amerikanisches Forschungsinstitut, Hamburg 1948.

ANTUEÑA José G. - Un Caudillo El General Fructuoso Rivera. Ed.Instituto de Cultura Hispánica, Madrid 1948.

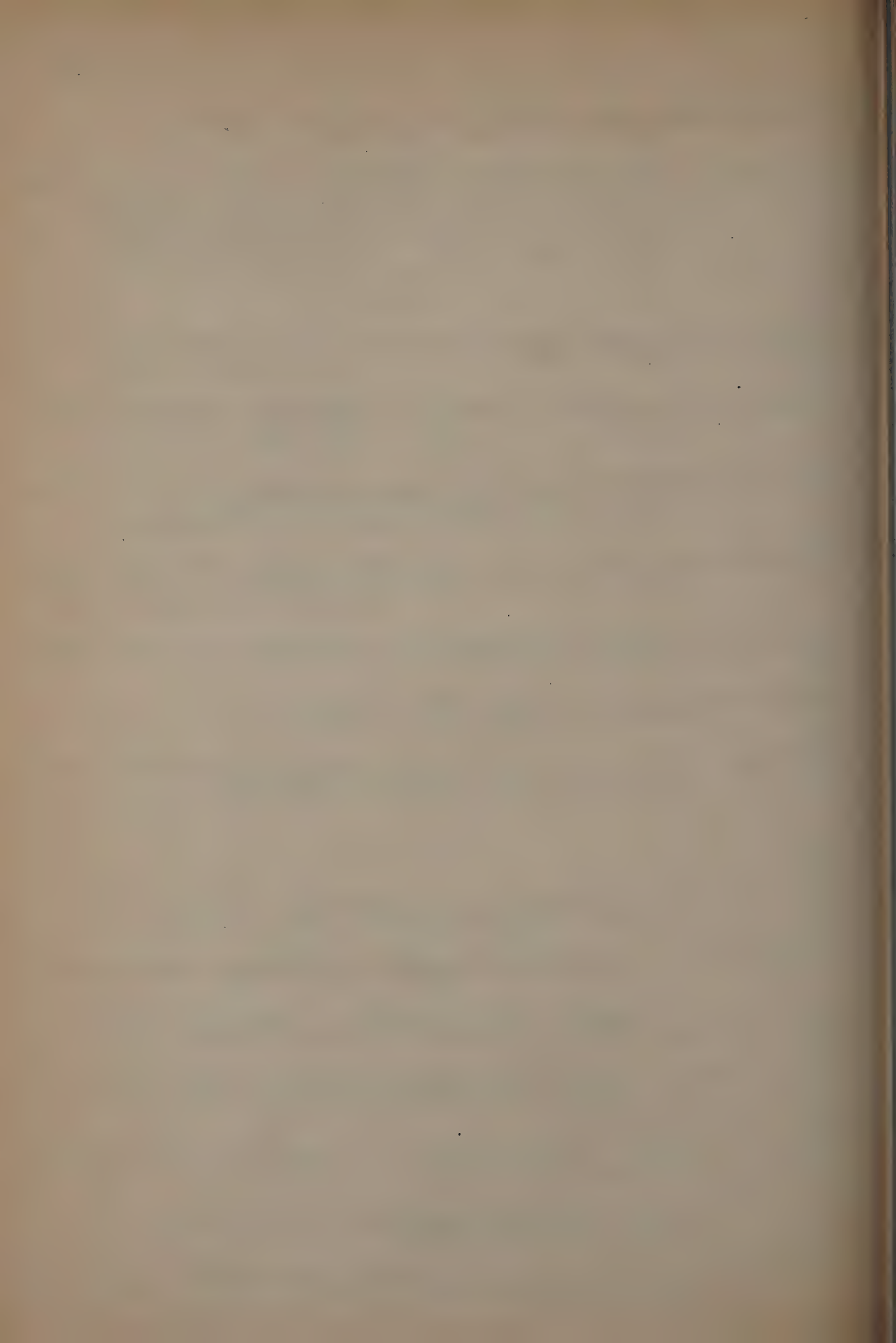
ARCE Dr.José - Las Malvinas (Las pequeñas islas que nos fueron arrebatadas). Ed.Cultura Hispánica, Madrid 1950.

AYROSA Plinio - Vocabulário Português-Brasílico. Boletim No.135, Etnografia e Tupi-Guarani No.21, Universidade de São Paulo, 1951.

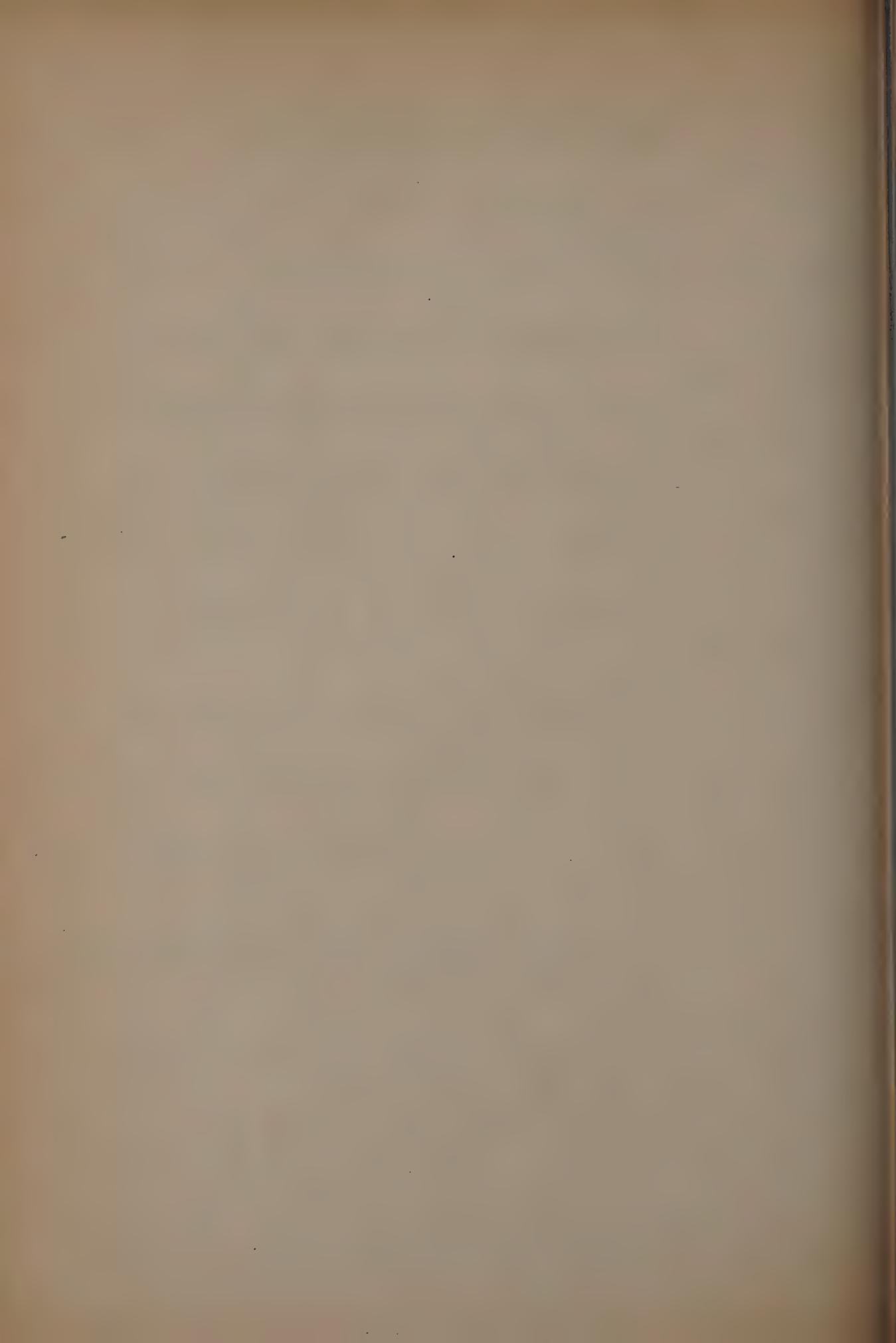
BANCROFT Frederic - Slave-Trading in the Old South. Ed.J.H.Furst Cy. Baltimore 1931.

BAYLE Constantino - El Dorado Fantasma. Publ.del Consejo de la Hispanidad, Madrid 1943.

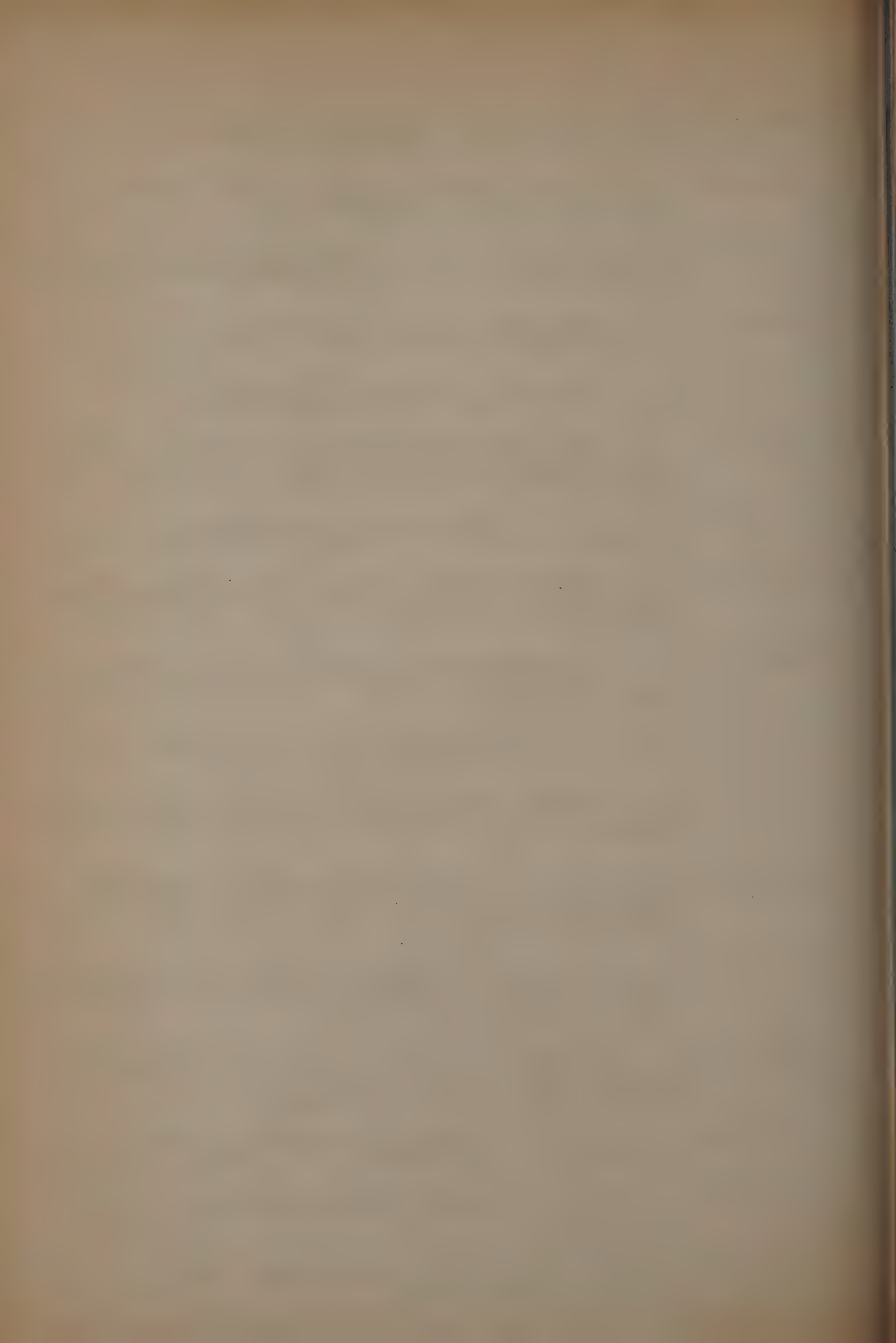
BIBLIOTICA DE IMPRESOS RAROS AMERICANOS - Tomo II, Universidad de la República, Montevideo 1951.



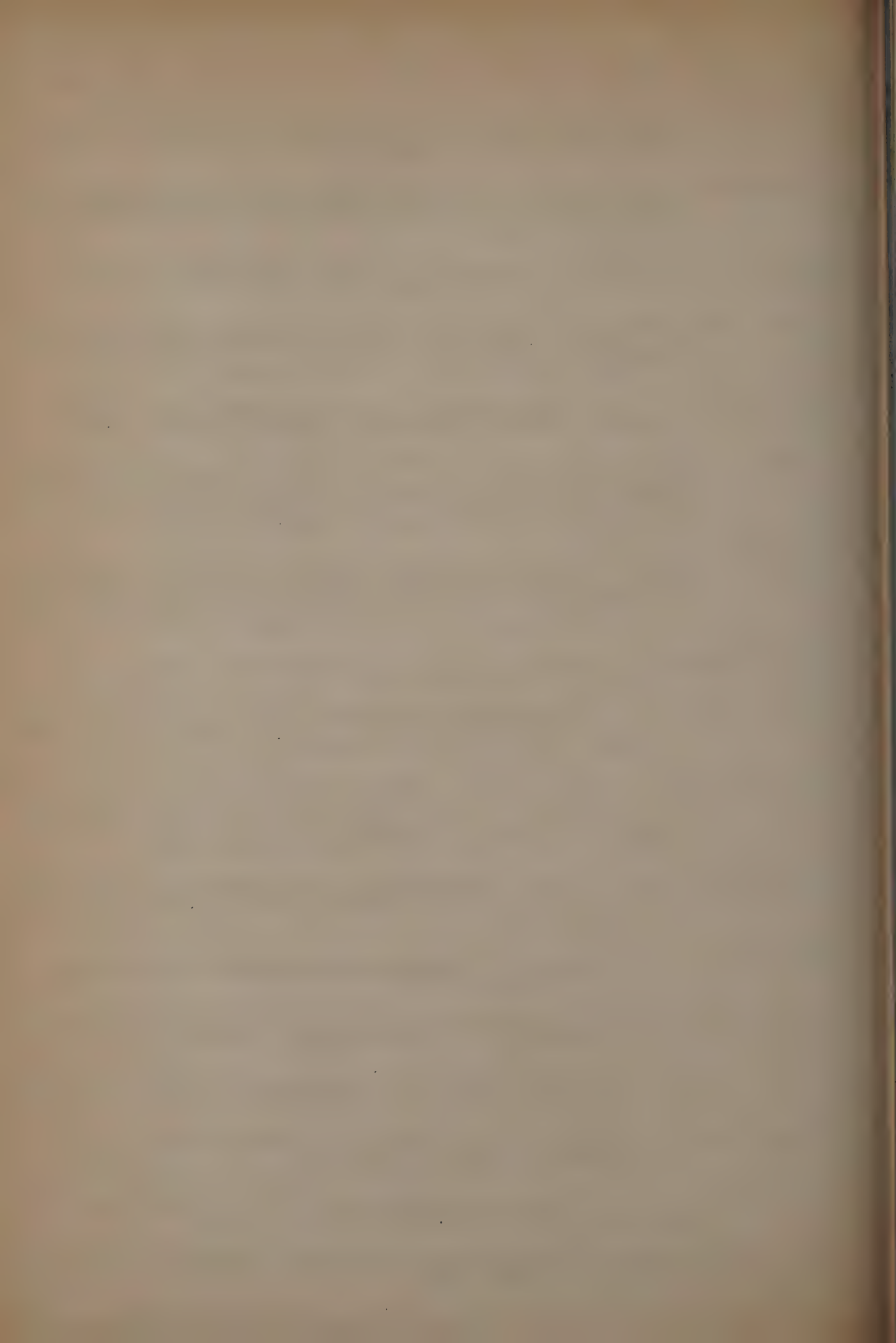
- BLADH C.E. - La República de Chile, 1821-1828. Publ.Sociedad Chilena de Historia e Geografía, Colección de Viajeros relativa a Chile. Santiago de Chile 1951.
- BUIHLER Alfred - Sumba-Expedition 1949. I Teil: Die ethnographische Sammlung. Separatdruck aus den Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, Band LXII, 1951.
- " " und SUMTER Ernst - Sumba Expedition, Reisebericht und allgemeine Einführung. Id. Band LXII, 1951.
- " " - Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde 1951. Id. Band LXIII, 1952.
- " " - La teinture en indigo chez les peuples primitifs. Tirage à part des Cahiers Ciba, No.38, Novembre 1951.
- CARBIA Romulo D. - Historia de la Leyenda Negra hispanoamericana. Publ.del Consejo de la Hispanidad, Madrid 1944.
- CARVALHO José Cândido M. - Relações entre os Índios do Alto Xingú e a Fauna Regional. Publ.avulsas do Museu Nacional, Rio de Janeiro 1951.
- " " - Notas de Viagem ao Rio Negro. Museu Nacional No.9, Universidade do Brasil, Rio de Janeiro 1952.
- CASO Alfonso - El Mapa de Teozacoalco. Sobretiro de Cuadernos Americanos, Mexico D.F. 1949.
- COMAS Juan - Consideraciones en Torno a la "Prehistoria de América" de S.Camels Frau, Mexico 1952.
- " " - Luis de Hoyos Sainz (1868-1951). Sobretiro del "BBAA", Tomo XIV, 1951.
- CONTRERAS E.J.Daniel - Una Rebelion Indigena en el Partido de Totonocapan en 1820. El Indio y la Independencia. Publ. patrocinada por el Instituto de Antropología e Historia de Guatemala, 1951.
- CORDOVA CUMERO Eduardo - Las convenciones colectivas de trabajo con referencia especial a la legislación ecuatoriana. Cuadernos de Monografías No.8, Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1952.
- CORREA FILHO Virgilio - Missões brasileiras nos arquivos europeos. Publ.No.119 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico D.F. 1952.
- CURVO Rufino J. - Cartas de su archivo. Vol.II, III, IV, Imp.Instituto Gráfico Ltda. Bogota 1942-1943.
- DIAZ-PLAJA G. - Don Quijote en el Pais de Martin Fierro. Ediciones Cultura Hispanica, Madrid 1952.
- ENCINAS Diego de - Cedulario Indiano. Recopilado por. Reproduccion facsimil de la Edición Unica de 1596. Con estudios e índices de Alfonso Garcia Gallo. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1945-1946. Libros I, II, III y IV.



- FERNANDEZ-ARIAS CAMTOANOR J. - Novelistas de Mejico. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1952.
- FREYRE Gilberto - Interpretação do Brasil. Coleção Documentos Brasileiros No.56, Rio de Janeiro 1947.
- GLAEDTS-RUPP Elisabeth - Magische Vorstellungen und Bräuche der Araukaner im Spiegel Spanischer Quellen seit der Conquista. Hamburg 1937.
- HAMILTON Carlos - Comunidad de Pueblos Hispánicos. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1951.
- HOLLER Nils M. - Ethno-Linguistic Cuna Dictionary. Etnologiska Studier, Etnografiska Museet, Göteborg 1952.
- HOSTOS E.M. de - Hostos, Hispanoamericanista. Colección de Ensayos acerca de Eugenio Maria de Hostos, recogidos e publicados por Eugenio Carlos de Hostos. Madrid 1952.
- LACERDA João Batista de - Comemoração do Centenário de Nascimento, 1846-1946. Publ.Museu Nacional, Rio de Janeiro 1951.
- LATCHAM Ricardo - La organización social y las creencias religiosas de los antiguos araucanos. Publ.del Museo de Etnología y Antropología de Chile, Tomo III, Nos.2,3 y 4, 1922.
- LÁZARO de ASPURZ P. - La aportación extranjera a las Misiones españolas del Patronato regio. Publ.del Consejo de la Hispanidad, Madrid 1946.
- LAZCANO y MAZÓN Andrés Ma. - Las Constituciones de Cuba. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1952.
- LIESEGANG Carl - Deutsche Berg-und Hüttenleute in Süd-und Mittelamerika. Band 19, Ibero-Amerikanisches Forschungsinstitut, Hamburg 1949.
- LOTHROP Samuel Kirkland - Metals from the Cenote of Sacrifice Chichen-Itza, Yucatan. Memoirs of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.X, No.2, Cambridge 1952.
- MAGALHÃES Lucia - Notas para o estudo do conceito de educação entre o Indígena do Brasil. Publicações avulsas do Museu Nacional, Rio de Janeiro 1951.
- MALAGON Xavier - Informe de la Comision de Historia del I.P.G.H. 1950-1951. Publ.No.141 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico D.F. 1952.
- MENDOZA Don Antonio de - Ordenanzas y Copilación de Leyes. Vol.V. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1945.
- MENENDEZ-PIDAL Gonzalo - Imagen del Mundo Hacia 1570. Segun Noticias del Consejo de Indias y de los Tratadistas Españoles. Madrid 1944.
- MIRÓ QUESADA y SOSA Aurelio - El Inca Garcilaso. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid 1948.



- MONTEGU Bernardo - El Occidente y la Hispanidad. Ed. Instituto de Cultura Hispánica, Madrid 1952.
- MONTANDON Roberto - Chile: Monumentos Historicos y Arqueologicos. Publ.No.125 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico D.F. 1952.
- MONTOYA Alberto Angel - Leccion de Poesia, 1922-1947. Ediciones Minerva Ltda. Bogota 1951.
- OLWER Luis Nicolau d' - Historiadores de America: Fray Bernardino de Sahagun (1499-1590). Publ.No.142 del Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico D.F. 1952.
- PETRICONI Hellmuth - Spanisch-Amerikanische Romane der Gegenwart. Band 21, Ibero-Amerikanisches Forschungsinst. Hamburg 1950.
- PHILLIPS Philip, FORD James A., GRIFFIN James B. - Arqueological Survey in the Lower Mississippi Alluvial Valley, 1940-1947. Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.XXV, Cambridge 1951.
- POSNANSKY Arthur - La obra de Phelipe Guaman de Ayala "Primer Nueva Coronica y Buen Gobierno" (escrita entre 1584 y 1614). Editorial del Instituto "Tihuanacu" de Antropología, Et-nografía y Prehistoria, La Paz 1944.
- RAMOS Arthur - Le Métissage au Brésil. Ed.Hermann et Cie. Paris 1952.
- ROBERTS John M. - Three Navaho Households. Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.XL, No.3, Cambridge 1951.
- SANTOVENIA E.S., SANTOVENIA A., PEREZ CABRERA M., AZCUY y ALON F., MESA RODRIGUEZ M.I., ENTRAIGO E.y ARROJO M.J. - La Ense-ñanza de la Historia en Cuba. Publ.del Instituto Paname-ricano de Geografía e Historia, Mexico 1951.
- SCHLOSSER Dr.Katesa - Der Signalismus in der Kunst der Naturvölker. Arbeiten aus dem Museum für Völkerkunde der Universität Kiel, 1952.
- SEPICH Juan R. - Mision de los Pueblos Hispánicos. Seminario de Problemas, Madrid.
- SIERRA Vicente D. - El Sentido Misional de la Conquista de América. Publ.del Consejo de la Hispanidad, Madrid 1944.
- SOLANO Armando y PORRAS TROCONIS G. - Cartagena. Biblioteca Popular de Arte Colonial, Vol.I, Julio 1942, Bogota.
- STAUB Walther - Amerika. Orell Füsslis Geographisches Unterrichts-werk Leitfaden III.Band, Zürich.
- STRASZBERGER Marta - Über den Indianismus. Band 22, Ibero-Amerika-nisches Forschungsinstitut, Hamburg 1951.
- THACHER John Boyd - The continent of America. Its discovery and its baptism. New York 1896.
- TORRES MARTINEZ Manuel de - Las relaciones Comerciales entre España e Hispanoamérica. Ed.Cultura Hispánica, Madrid 1952.



VOGT Evon Z. - Navaho Veterans. Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Vol.XLI, No.1, Cambridge 1951.

ZAVALA Silvio - El Instituto Panamericano de Geografia e Historia. Publ.No.147 do Instituto. Mexico D.F. 1952.

TABLE DES MATIERES

INDIGENISME :

Professeur Eugène PITTARD: Parmi les tâches proposées aux Américanistes - Enquêtes indispensables	p. 1
Georges LOBSIGER : Indigénisme	p. 3
<u>Mémoire original:</u>	
Maurice PARANHOS da SILVA: Amérindiens sylvicoles. Contribution à la recherche de méthodes d'intégration ...	p. 12

BIOGRAPHIES :

René NAVILLIE : Un américaniste genevois du XIXe siècle: Frédéric Henry Louis de Saussure (1829-1905)	p. 27
---	-------

REUNIONS D'ETUDES:

Mme A.DUPONT-WILLEMIN : Impressions du Guatemala	p. 29
--	-------

CONFERENCES PUBLIQUES:

Georges BARBEY : 15000 km. en Amérique centrale	p. 30
Dr.Hans DIETSCHY, Bâle: Indianerleben in New-Mexiko; Eskimo als Jäger zur See	p. 30

COMMUNICATIONS:

Dr.Alfonso CASO, Mexico - Dr.Hans DIETSCHY, Bâle	p. 31
Dr.Arnold ITH, Zürich	p. 33
Ouvrages reçus	p. 34

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.

WALTON HILL LANDING

THEORY

Two hundred years ago, when the first settlers came to the island, they found it a barren waste. The land was covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile.

THEORY

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

THEORY

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

THEORY

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

THEORY

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

THEORY

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

The first settlers found the land a barren waste. They found it covered with a thick growth of brush and trees, and the soil was poor and sterile. They found it a barren waste, and they found it a barren waste.

